

Anne Reboul

Langage et cognition humaine

Collection
Sciences cognitives

Presses universitaires de Grenoble
BP 47 – 38040 Grenoble cedex 9
Tél. 04 76 82 56 52 – email : pug@pug.fr
www.pug.fr – www.izibook.pug.fr

CHAPITRE 1

Communication animale versus communication humaine

« Les animaux autres que l'homme vivent réduits aux images et aux souvenirs ; ils ne participent que faiblement à la connaissance empirique, tandis que le genre humain s'élève jusqu'à l'art et aux raisonnements. »

Aristote, *La Métaphysique*, A, 1.

INTRODUCTION

Dans ce premier chapitre, j'aborderai (en partie) la comparaison entre cognition animale et cognition humaine au travers d'une comparaison entre les systèmes de communication animaux et humains. Cette comparaison se fera sur deux points fondamentaux : le contenu de la communication – ce qui est communiqué – et la nature de la communication – la façon dont le contenu est communiqué. On remarquera que, dans ce premier chapitre, la focalisation sur la communication laissera une part limitée à la description formelle du langage humain.

Le chapitre commencera par une discussion des contraintes qu'il faut respecter dans la comparaison entre comportement animal et comportement humain. Ceci sera suivi par une description de la communication humaine, et notamment de sa nature. On passera ensuite à une description de la communication animale en commençant par sa nature avant de montrer que cette description, sans remettre en cause la description précédente de la nature de la communication humaine, livre un tableau général des modalités de communication plus complexe que ne l'avaient envisagé les philosophes qui ont proposé un panorama des modes de communication, notamment Grice. On

passera ensuite au contenu de la communication : que peut-on communiquer quand on est un primate non-humain et que peut-on communiquer lorsqu'on est un primate humain ? et qu'est-ce que l'étendue de ce qui est communicable peut nous dire des capacités catégorielles des espèces concernées ? Enfin, un dernier paragraphe sera consacré aux expériences d'acculturation langagière des grands singes, la discussion étant centrée sur Kanzi, qui reste la tentative la plus aboutie dans ce domaine, une comparaison étant faite avec des espèces animales domestiques, non primates et avec les capacités de communication que la domestication, souvent plurimillénaire, a produite chez ces espèces.

LES CONTRAINTES DE LA COMPARAISON ENTRE COMPORTEMENTS ANIMAUX ET HUMAINS

Les écueils de la comparaison

Avant de m'engager dans cette comparaison, je voudrais indiquer les écueils à éviter dans toute comparaison entre comportement animal et comportement humain. Il y a en effet deux tentations, apparemment opposées, lorsqu'on se livre à ce type d'exercice : la première consiste à interpréter un comportement animal donné dans les termes que l'on utiliserait pour interpréter le comportement humain correspondant, en d'autres termes, à appliquer la psychologie populaire – la théorie de l'esprit, si l'on préfère – au comportement animal ; la seconde consiste à refuser systématiquement d'appliquer au comportement animal les mêmes notions que l'on applique au comportement humain, tout en les appliquant aux comportements humains dans des cas où ces notions ne s'imposent pas d'elles-mêmes, comme par exemple lorsqu'on les utilise pour des enfants pré-linguistiques. La première attitude a pour résultat de surévaluer le comportement animal en en faisant d'emblée¹ un analogue du comportement humain. La seconde consiste à sous-évaluer systématiquement le comportement animal tout en surévaluant tout comportement humain². L'une et l'autre attitudes constituent des pétitions de principe et doivent absolument être évitées.

-
1. On serait tenté de dire « par principe », retournant ainsi aux « romantiques » la critique qu'ils utilisent contre les « rabat-joie ».
 2. Et on retrouve ici un cas où la critique des « romantiques » s'applique avec une parfaite justification.

Le canon de Morgan

Ce souci se retrouve très tôt en psychologie comparée et s'incarne dans ce qu'il est convenu d'appeler le *canon de Morgan* du nom de son auteur, qui le propose en 1894. Ce canon ou principe s'énonce de la façon suivante :

« En aucun cas, nous ne pouvons interpréter une action comme le résultat de l'exercice d'une faculté mentale supérieure, si elle peut être interprétée comme le résultat de l'exercice d'une faculté d'un ordre inférieur sur l'échelle psychologique. »

Morgan (1894, 53. Je traduis).

L'interprétation de ce canon de Morgan a fait couler beaucoup d'encre et je ne discuterai pas les nombreux commentaires et critiques auxquelles il a donné lieu³. Je me contenterai de dire que ce canon doit s'appliquer de façon uniforme : en d'autres termes, si on l'applique au comportement animal, il faut aussi l'appliquer au comportement humain et, donc, n'attribuer, dans un cas comme dans l'autre, au comportement considéré une explication en termes d'une « faculté mentale supérieure » que si une explication en termes d'une « faculté inférieure » ne semble pas possible. C'est à quoi j'essaierai de me tenir dans ce qui suit.

Cependant, une question essentielle est évidemment celle de l'interprétation du canon de Morgan et notamment celle de la façon dont il faut comprendre les expressions « faculté mentale supérieure / inférieure » ou « échelle psychologique ». Il y a de grandes chances que, suivant le domaine cognitif considéré (on retrouve ici, *mutatis mutandis*, la distinction entre psychologie naïve, biologie naïve et physique naïve), cette échelle ne soit pas la même. Dans le cas de la communication, j'interpréterai ces expressions comme renvoyant à l'échelle des degrés d'intentionnalité proposée par Daniel Dennett (1983), échelle que je vais maintenant rapidement décrire.

Hiérarchie des systèmes intentionnels : Dennett (1983)

Dans un de ses articles les plus connus, « Intentional systems in cognitive ethology : The "Panglossian" paradigm defended », paru en 1983 dans *Brain and Behavioral Sciences*, Daniel Dennett introduit une hiérarchie des systèmes intentionnels⁴. Très grossièrement, un système est *intentionnel* lorsqu'il a – ou

3. On s'en doute, les contempteurs du canon de Morgan sont les « romantiques », alors que ses défenseurs – qui, soit dit en passant, s'interdisent souvent de l'appliquer au genre humain – sont les « rabat-joie »...
4. On remarquera que c'est aussi dans cet article que Dennett propose la distinction entre *romantiques* – qui surévaluent systématiquement, et par principe, le comportement animal – et *rabat-joie* – qui sous-évaluent systématiquement, et par principe, le comportement animal. On remarquera que, de façon intéressante, Dennett, qui, dans cet article, choisit une position « romantique » (ce qu'indique d'ailleurs le sous-

lorsqu'il peut avoir – des états mentaux, comme la croyance, le désir, l'intention, etc. Le terme d'*intentionnalité* a été introduit par un philosophe autrichien, Franz Brentano, à la fin du XIX^e siècle (cf. Brentano, 1944). Il reprenait ce terme à la philosophie médiévale où le terme *intentio* était intimement lié à la notion de *représentation*. C'est bien en ce sens que Brentano le reprend, en l'appliquant aux états mentaux, dont l'intentionnalité, définie comme le fait pour une entité quelconque d'*être à propos de quelque chose*, constituerait une propriété nécessaire et suffisante. Si on peut mettre en cause, comme le fait Pierre Jacob (cf. Jacob 2004, chapitre 7), le fait qu'elle soit une condition suffisante des états mentaux – toutes les représentations « publiques », images, mots, etc., sont intentionnelles (elles sont à propos de quelque chose) sans pour autant être mentales –, il n'en reste pas moins que la notion d'intentionnalité a pris un rôle central et explicite en philosophie de l'esprit et un rôle tout aussi central, bien que le plus souvent implicite, dans le reste des sciences cognitives.

C'est cette notion d'intentionnalité que reprend Dennett en 1983 et sur laquelle il fonde sa hiérarchie des systèmes intentionnels, explicitement orientée vers la communication animale, et, plus précisément, vers un de ses exemples les mieux étudiés, les signaux d'alarme des singes vervets, exemple que nous retrouverons dans la suite de ce chapitre. La hiérarchie est basée sur un principe simple : la légitimité qu'il y a à attribuer à un organisme une représentation mentale et le degré de complexité de cette représentation. Ainsi, un *système intentionnel de premier ordre* a des croyances et des désirs (entre autres) et il est donc légitime de lui attribuer de tels états mentaux. Par contraste, un *système intentionnel de deuxième ordre* n'a pas seulement des croyances et des désirs, mais peut aussi avoir des croyances et des désirs dont l'objet est lui-même une croyance ou un désir. Un *système intentionnel de troisième ordre* peut avoir des croyances et des désirs dont l'objet consiste en croyances et en désirs de deuxième ordre (celles dont sont capables des systèmes intentionnels de deuxième ordre), et, enfin, un *système intentionnel de quatrième ordre* peut avoir des croyances et des désirs qui portent sur des croyances et des désirs de troisième ordre, etc. On peut formuler, linguistiquement, les attributions portant sur cette hiérarchie de la façon suivante⁵ :

1. x croit/veut que [p] (1^{er} ordre)
2. x veut que [y croit que p] (2^e ordre)
3. x veut que [y croit que x croit que p] (3^e ordre)
4. x veut que [y croit que x veut que y croit que p] (4^e ordre)

On remarquera que l'étape majeure se produit entre les systèmes de premier et de deuxième ordre, parce que le passage de l'un à l'autre suppose l'apparition

titre de son article : « The "Panglossian" paradigm defended », en est revenu à une position plus sceptique et qui se rapproche en partie de celle des « rabat-joie » (cf. sa communication au colloque *The contribution of animal research to the study of human cognition*, Marseille, 7-9 décembre 2005).

5. Où le contenu de l'état mental attribué est indiqué entre crochets.

d'une capacité métareprésentationnelle, en d'autres termes, la capacité d'insérer une représentation *en tant que* représentation⁶ dans une autre représentation. Cependant, une fois cette capacité acquise, nonobstant les contraintes propres à la mémoire de travail, la capacité de produire et de comprendre des représentations d'ordre toujours supérieur est, *prima facie*, « gratuite » dans le sens où elle ne demande pas l'acquisition d'une autre capacité. En d'autres termes, s'il y a une différence qualitative – au sens où elle n'est pas une question de degré, comme le serait une différence simplement quantitative – dans cette hiérarchie des systèmes intentionnels, c'est entre les systèmes intentionnels de premier ordre et les systèmes intentionnels de second ordre que l'on doit la chercher.

Il manque cependant un degré dans cette échelle intentionnelle : que se passe-t-il pour les organismes auxquels il ne serait même pas légitime de prêter une intentionnalité de premier niveau ? Par exemple, comment décrire, dans ce cadre théorique, un organisme qui pourrait, parfaitement légitimement, être décrit en termes purement behavioristes, c'est-à-dire comme un pur système stimulus-réponse ? Dennett les insère dans sa hiérarchie en lui rajoutant un niveau, à strictement parler externe, à savoir le niveau des systèmes intentionnels de niveau zéro, ou, en d'autres termes, des organismes qui sont purement et simplement dépourvus d'intentionnalité. Comme on l'a dit plus haut, il s'agit là d'organismes qui n'ont tout simplement pas d'états mentaux et on peut ici penser, à côté des organismes unicellulaires, à des organismes qui ont un fonctionnement extraordinairement simple comme, par exemple, la tique. Ces organismes se prêtent bien à une description en termes de stimulus-réponse : de façon simplificatrice, on peut décrire la tique comme un système qui, détectant une augmentation de température, se laisse tomber sur l'objet responsable de ce changement de température, s'accroche à cet organisme et suce son sang. Il est bien entendu possible de décrire ce comportement en termes intentionnels : on peut, par exemple, dire que la tique croit qu'un organisme à sang chaud occupe telle ou telle localisation, et, à partir d'une intention, ou d'un désir, de pomper le sang d'un organisme à sang chaud, s'installe dans cet organisme et pompe son sang. Cependant, rien ne permet, rien ne *légitime*, d'attribuer à la tique un tel fonctionnement mental, pas plus d'ailleurs que quelque fonctionnement mental que ce soit. Ceci soulève cependant une question fondamentale : comment distinguer un comportement intentionnel (de premier niveau ou plus) d'un comportement qui n'est pas intentionnel (de niveau zéro) ? Comme on l'a vu plus haut, un système intentionnel (de premier niveau au moins) est un organisme auquel il est légitime de prêter des états mentaux comme la croyance ou l'intention. La question se réduit à celle de déterminer la ligne de démarcation entre les organismes auxquels il fait sens – il est légitime – d'attribuer des états mentaux et les autres.

6. Sur l'importance du fait que la représentation insérée soit explicitement enchâssée en tant que telle, cf. Perner (1990).

Le critère de démarcation

Si l'on cherche à déterminer si un organisme est ou non un système intentionnel, c'est-à-dire s'il a des états mentaux, quel que soit leur degré de complexité, mesuré en termes de degré d'intentionnalité, la croyance n'est pas, en elle-même, le meilleur candidat. Ceci s'explique par le fait que la croyance ne peut se détecter directement à partir du comportement : en effet, on peut penser – à tout le moins toutes les théories philosophiques de la rationalité le font – que ce qui déclenche une action, ou, autrement dit, un comportement volontaire, c'est une intention. Pour autant, l'intention, à elle seule, ne suffit pas : il y faut aussi une croyance, c'est-à-dire que l'intention passe en action sur la base d'un « raisonnement »⁷ qui lie une intention, par exemple l'intention de boire, autrement dit la soif, à une croyance pertinente, par exemple qu'il y a une boisson quelconque dans le réfrigérateur. Un bon exemple d'une telle approche de la rationalité, et partant, de l'intentionnalité, est fourni par Pierre Jacob :

Supposons, par exemple, que j'aie l'intention de boire un verre de jus d'orange et que je croie qu'il y a une bouteille dans le réfrigérateur. Le fait que j'ai ce désir (ou cette intention) et cette croyance explique pourquoi j'accomplis une séquence complexe de mouvements corporels.

Jacob (1997, 47).

Comme on le voit, les mouvements de Pierre Jacob (se lever, aller au réfrigérateur, l'ouvrir, etc.) ne s'expliquent ni par l'intention – indépendamment de la croyance – ni par la croyance – indépendamment de l'intention. De fait, tout comportement intentionnel ne peut s'expliquer que par une interaction entre les croyances et les intentions, ou du moins certaines d'entre elles, de l'agent. Ceci dit, si les intentions sont impuissantes à provoquer une action indépendamment de la croyance correspondante pertinente, les croyances, à elles seules, souffrent d'une impuissance encore plus grande.

Les psychologues spécialistes du comportement animal qui ont cherché un critère de démarcation entre systèmes intentionnels de premier degré ou plus (capables d'un comportement intentionnel) et systèmes de degré zéro (incapables de comportement intentionnel) se sont appuyés sur cette dépendance, propre à l'action, entre croyance et intention. C'est ainsi que Dickinson et Balleine (1993) relèvent le défi, se proposant de distinguer entre actions (intentionnelles, au sens où elles sont sous le contrôle de la volonté) et réponses (non intentionnelles, au sens où elles sont automatiques et ne sont pas sous le contrôle de la volonté). Selon eux, un comportement sera une action s'il justifie « un compte rendu qui explique l'exécution de l'activité par la référence à un objectif » (Dickinson & Balleine 1993, 278. Je traduis). Ce ne peut être le cas que si – c'est-à-dire si et seulement si – le déclenchement du

7. Qui n'est pas nécessairement explicite, ou accessible à la conscience, d'où les guillemets.

comportement dépend du fait que l'organisme avait un but dans la situation antérieure et que la réalisation de ce but dépend de l'exécution de l'action. Dans ce cas, le comportement peut être décrit comme une action orientée vers un but et se range sous les explications, en termes de croyance et d'intention, qui sont typiques de la psychologie populaire. Ceci peut se dire différemment en soulignant que le comportement sera considéré comme une action plutôt que comme une réponse automatique à un stimulus, si l'organisme ne réagit pas toujours de façon uniforme⁸ à un même stimulus (ou à des stimuli du même type) dans différentes situations.

Cette approche semble clairement appropriée, ce qui rend difficile à comprendre l'exemple choisi par les auteurs, *i. e.*, *l'aversion alimentaire*. En effet, si l'aversion alimentaire n'est pas un comportement en lui-même génétiquement transmis, puisqu'il s'agit d'un comportement qui se produit à la suite d'un conditionnement associatif, il n'en reste pas moins que ce conditionnement lui-même est bien particulier. En effet, et à la différence de la plupart des associations, y compris des autres associations aversives, l'aversion alimentaire a les caractéristiques suivantes : le délai entre le stimulus inconditionnel (un goût quelconque) et le stimulus conditionnel (la réaction nauséuse) peut être de deux heures ou plus ; ensuite, l'association est formée du premier coup ; d'autre part, cette association, dès lors qu'elle est formée, ne peut être éteinte ; enfin, chez l'être humain, elle est inaccessible à la raison, *i. e.*, le fait que l'on sache que l'état pathologique n'est pas dû à l'aliment – ou à la saveur – conditionné ne change rien au comportement d'évitement de l'aliment en question. Or, le fait qu'un comportement ne soit pas génétiquement conditionné ne suffit pas à dire que le comportement en question est sous le contrôle de la volonté. En effet, certains comportements acquis par association – dont l'aversion alimentaire constitue l'exemple paradigmatique –, qui sont à la fois automatiques et encapsulés, au sens où ils ne sont pas sensibles à des informations contradictoires, sans être génétiquement déterminés, n'en sont pas moins hors du contrôle volontaire et ne peuvent donc en aucun cas être considérés comme des actions (intentionnelles). C'est d'autant plus vrai de l'aversion alimentaire qu'elle n'est pas susceptible d'extinction : une fois acquise, rien ne permet de la supprimer ou de l'affaiblir⁹.

8. Une suggestion très similaire (mais qui ne rencontre précisément pas les mêmes objections – cf. ci-dessous – parce qu'elle n'adopte pas le même exemple) est faite par Watson (2005) qui dit que, si un individu donné réagit à un stimulus identique de façon différente en différentes occasions, alors il est légitime de chercher la raison de cette variété de comportement dans la psychologie de l'agent. Il appelle ce phénomène *l'équi-origine* et explique de cette façon (non modulaire, on le notera) la naissance de la théorie de l'esprit chez l'enfant.
9. De façon plus surprenante encore, l'aversion alimentaire est aussi l'exemple choisi par Dretske (2004) dans un contexte relativement similaire, où il n'est plus question de mettre en lumière une intention, mais plutôt de mettre en lumière le pendant intentionnel de l'intention, à savoir la croyance. J'y reviendrai plus bas dans la discussion que je ferai de l'analyse davidsonienne de la croyance (cf. chapitre 2, p. 172).

Pour autant, et malgré la faiblesse de l'exemple choisi, il semble que la position de Dickinson et Balleine soit correcte : en effet, seule la variation du comportement d'un même organisme, confronté à un même (type de) stimulus, permet de conclure à une action sous le contrôle de la volonté, c'est-à-dire à un comportement intentionnel. C'est l'indice que j'utiliserai par la suite dans ma comparaison entre communication animale et communication humaine.

LA COMMUNICATION HUMAINE

Dans l'ensemble de ce chapitre, l'emphase sera mise, non pas tant sur le langage en tant que tel, que sur la communication humaine, et notamment sur la communication linguistique. Le présent paragraphe commencera par une présentation de la théorie gricéenne de la communication, qui se veut une théorie générale, non-spécifique à la communication humaine, mais qui l'englobe. À strictement parler, cette théorie est d'ailleurs plutôt une théorie des modes de signification, mais on l'a généralement considérée comme une théorie de la communication, plutôt que de la signification. Dans le présent chapitre, nous la considérerons uniquement comme une théorie de la communication. Comme on le verra, la vision que propose la théorie gricéenne de la communication humaine a été mise en cause et elle l'a été précisément sur l'aspect qui nous intéresse ici, à savoir l'aspect intentionnel, et intentionnel de 4^e ordre, de la communication humaine. Suivant en cela la direction indiquée plus haut (cf. p. 31), je discuterai ces objections et je proposerai une justification de la position gricéenne, en tout cas en ce qui concerne la communication humaine¹⁰. Ainsi ce paragraphe commencera par un exposé de la théorie gricéenne dans son ensemble, puis se poursuivra par une justification de la position de Grice en ce qui concerne la communication humaine.

La théorie gricéenne de la communication

En 1957, Grice (cf. Grice, 1989), dans un article intitulé « Meaning », introduit une distinction entre la *signification naturelle* (factive et involontaire) et la *signification non naturelle* (volontaire, non factive et impliquant des représentations de 2^e ordre ou plus). Cette distinction, bien qu'elle soit destinée à rendre compte de la signification a généralement été comprise comme s'appliquant à la communication.

10. Comme on le verra par la suite, on peut défendre la position gricéenne sur la communication humaine et contester que la théorie gricéenne de la communication dans son ensemble rende compte de façon exhaustive de tous les modes de communication (cf. p. 43).

Grice s’est appuyé sur des exemples comme ceux qui suivent pour formuler sa distinction entre les significations naturelle et non naturelle¹¹ :

- 5. Cette éruption signifie qu’il a la varicelle.
- 6. Le dernier budget signifie que nous allons avoir une année difficile.
- 7. Ces trois sonneries de la cloche du bus signifient que « le bus est plein ».
- 8. Cette remarque, « Smith ne pouvait s’en sortir sans porter sa croix », signifie que Smith trouvait sa femme indispensable.

Les deux premiers exemples sont des exemples de *signification naturelle*, les deux derniers des exemples de *signification_{NN}*. Grice remarque que ces deux variétés de signification ont les caractéristiques suivantes.

Tableau 1. Signification naturelle *vs* signification_{NN}.

Signification naturelle	Signification _{NN}
<i>x signifie/signifiait que p entraîne p</i>	<i>x signifie/signifiait que p n’entraîne pas p</i>
De <i>x signifie/signifiait que p</i> , rien ne peut être déduit à propos de ce qui est / était signifié par <i>x</i>	De <i>x signifie/signifiait que p</i> , quelque chose peut être déduit à propos de ce qui est / était signifié par <i>x</i>
De <i>x signifie/signifiait que p</i> , on ne peut tirer aucune conclusion quant au fait que quelqu’un signifiait ceci ou cela par <i>x</i>	De <i>x signifie/signifiait que p</i> , on peut tirer une conclusion quant au fait que quelqu’un signifiait ceci ou cela par <i>x</i>
<i>x signifie/signifiait que p</i> ne peut pas être reformulé comme <i>x veut/voulait dire que p</i>	<i>x signifie/signifiait que p</i> peut être reformulé comme <i>x veut/voulait dire que p</i>
<i>x signifie/signifiait que p</i> peut être reformulé comme <i>Le fait que x signifie/signifiait que p</i>	<i>x signifie/signifiait que p</i> peut être reformulé comme <i>Le fait que x signifie/signifiait que p</i> , mais les deux phrases n’ont pas le même sens

Grice ajoute que bien que la signification_{NN} puisse être conventionnelle, elle ne l’est pas nécessairement. Ainsi, la distinction entre signification naturelle et signification_{NN} ne peut être réduite à la distinction entre signes conventionnels et signes non-conventionnels. Qui plus est, la signification naturelle ne concerne pas seulement des signes, comme le montre l’exemple 6 ci-dessus. Ceci conduit Grice à la définition informelle suivante pour la signification_{NN} :

11. Le plus souvent abrégée signification_{NN}.

« “A signifie_{NN} quelque chose par x” est (plus ou moins) équivalent à “A a l’intention par l’énonciation de x de produire un effet quelconque chez son interlocuteur par la reconnaissance de cette intention”. »

Grice (1989, 219).

Comme on le voit sur le tableau 1, Grice a cherché dans son papier originel à baser sa distinction entre signification naturelle et signification_{NN} sur une liste de propriétés. Les plus importantes pour notre propos sont la première (que j’appellerai la *factivité*) et la troisième (*le fait d’être produit volontairement*)¹². La propriété d’être produit volontairement ne soulève pas de problème particulier, si ce n’est les difficultés évidentes qu’il peut y avoir à l’appliquer à la communication animale. En revanche, certains auteurs (comme Wharton 2003, 450, note 5) ont trouvé la notion de *factivité* énigmatique. Cette caractéristique, extrêmement importante dans l’approche gricéenne, mérite donc un commentaire : quand une phrase décrit une signification naturelle – par exemple *Cette éruption signifie qu’il a la varicelle* –, alors si la phrase est vraie, il est effectivement vrai que l’individu affecté a la varicelle ; par contraste, une phrase qui décrit une signification_{NN} – par exemple *Ces trois sonneries sur la cloche du bus signifient que « le bus est plein »* – peut être vraie sans qu’il soit vrai que le bus soit plein. En d’autres termes, une occurrence authentique de signification_{NN} peut être décrite par une phrase vraie sans que ce que cette occurrence de signification_{NN} dit soit vrai. Ainsi, la signification_{NN} peut être produite de façon erronée ou avec une intention de tromper. Si l’on suit Grice, ce ne devrait pas être le cas pour la signification naturelle. On peut résumer tout ceci par le tableau suivant.

Tableau 2. La distinction gricéenne entre significations naturelle et non naturelle.

Caractéristiques	Signification naturelle	Signification _{NN}
Factivité	+	–
Contrôle volontaire	–	+

Avant de passer aux critiques et aux objections qui ont été adressées à la distinction gricéenne, et notamment à la notion de signification_{NN}, il est intéressant de la confronter à la hiérarchie des systèmes intentionnels de Dennett. La notion de signification naturelle est extrêmement simple de ce point de vue puisqu’elle ne suppose aucun état mental (la communication, dans la signification naturelle, n’est pas sous le contrôle de la volonté). N’importe

12. Comme on le verra par la suite (p. 52), la cinquième ligne a aussi une certaine importance, dans la mesure où elle anticipe la distinction explicite proposée par Sperber et Wilson (1989) entre *intention communicative* et *intention informative*.

quel système intentionnel, y compris les systèmes de degré 0, est donc capable d'une communication qui relève de la signification naturelle. Les choses sont cependant bien différentes entre ce qui concerne la signification_{NN}, ce qui, soit dit en passant, explique pourquoi c'est sur ce deuxième mode de signification que se sont concentrées toutes les critiques.

En effet, la définition donnée par Grice de la signification_{NN} suppose la capacité, tout à la fois chez le locuteur et l'interlocuteur¹³, d'entretenir des représentations du 4^e ordre :

9. Le locuteur a l'intention [₁que l'interlocuteur reconnaisse [₂que le locuteur a l'intention [₃ que l'interlocuteur croit [₄que p]]]]].

En d'autres termes, seuls des systèmes intentionnels de 4^e ordre sont capables d'actes de communication analysables en termes de signification_{NN}. Ceci n'est évidemment pas problématique pour des êtres humains adultes qui sont clairement des systèmes intentionnels de 4^e ordre, mais il n'est pas clair que, selon cette définition, quelque animal non humain que ce soit puisse atteindre une communication de ce niveau de complexité, et ce n'est pas davantage clair pour les jeunes enfants, notamment durant la période pré-linguistique¹⁴.

Ainsi, la définition gricéenne de la signification_{NN} fait de la théorie gricéenne de la communication un exemple de ce que l'on appelle en anglais des *HOT* (*Higher-Order Thought*) Théories de la communication. En conservant par simplicité l'appellation de *théorie HOT* de la communication (et de la signification), il semble important de noter que l'approche HOT s'impose dès lors que la variété de communication considérée est analysée en termes de double intentionnalité si la reconnaissance des deux intentions en question – et pas seulement de l'une d'entre elles – est obligatoire pour le succès de la communication, succès qui sera défini comme le fait que les deux intentions soient satisfaites¹⁵. Ceci dit, la

13. Comme le fait Grice pour le terme d'*énoncé*, je prendrai ici les termes de *locuteur* et d'*interlocuteur* dans un sens large, comme désignant, respectivement, l'individu qui produit un acte de communication et celui qui le reçoit, indépendamment du fait que cet acte ait ou non une forme linguistique.
14. On remarquera cependant qu'Onishi et Baillargeon (2005) ont proposé des expériences supposées montrer que des enfants de 15 mois peuvent passer le test de fausse croyance, mais pour une discussion, cf. Perner et Ruffman (2005), et chapitre 2, p. 150.
15. Plus précisément, on peut, comme le fait Searle (1985), distinguer deux directions d'ajustement entre une représentation (mentale ou matérielle) et le monde : la première, la direction représentation → monde, caractérise la *croyance* ; la seconde, la direction monde → représentation, caractérise l'*intention*. En d'autres termes, pour qu'une croyance soit correcte, il faut qu'elle soit adaptée à l'état du monde qu'elle concerne ; pour qu'une intention soit satisfaite, il faut que le monde se soit adapté de telle façon que le contenu de l'intention est une description correcte de l'état du monde atteint au terme de l'action. Dans le cas des intentions impliquées dans la communication, une intention de ce type est satisfaite lorsque le but de cette intention est réalisé dans le monde.

forme même que prend cette double intentionnalité dans la théorie gricéenne de la communication et de la signification a été critiquée, comme nous allons maintenant le voir.

Critiques de la double intentionnalité gricéenne

La double intentionnalité gricéenne a été attaquée sur deux points : d'abord, parce que, dans la formulation donnée par Grice, elle ne laisserait aucune place à la tromperie ; ensuite, parce qu'elle donnerait lieu à une régression à l'infini. Commençons par la première critique : elle s'explique par la formulation que donne Grice de la double intention sous-jacente à la signification_{NN'}, qui suppose que l'intention du locuteur de produire un certain effet chez son interlocuteur par son énoncé sera satisfaite par la reconnaissance de cette intention. Cependant, il va de soi que cette analyse rencontre une difficulté immédiate : si un locuteur a l'intention de tromper son interlocuteur, c'est-à-dire, en général, de l'amener à avoir une croyance fausse, cette intention ne pourra réussir que si elle n'est pas reconnue comme telle par l'interlocuteur¹⁶. En effet, qui choisirait de croire une information parce que le locuteur la présente comme vraie, alors même que l'on sait que l'intention du locuteur est de tromper ? Certes, on peut tenir une information pour vraie, même si l'on sait que le locuteur qui l'a fournie avait l'intention de tromper, si, par exemple, on sait de façon indépendante que cette information est vraie et que l'on a des raisons de penser que le locuteur se trompe sur ce point. Mais cela n'a bien évidemment rien à voir avec la critique de la formulation gricéenne : en effet, dans un tel cas, *ce n'est pas parce que l'interlocuteur a reconnu l'intention de tromper du locuteur qu'il adopte la croyance en question*. Pour autant, cette critique est-elle appropriée ? La formulation gricéenne impose-t-elle vraiment la contrainte, bien évidemment grotesque, selon laquelle l'intention de tromper d'un locuteur doit être reconnue *en tant que telle* pour être satisfaite, c'est-à-dire pour que l'interlocuteur adopte la croyance en question ? De fait, tout dépend ici de la façon dont on choisit d'interpréter « l'intention par l'énonciation de *x* de produire un effet quelconque chez son interlocuteur » : faut-il, dans un cas de tromperie, décrire l'effet en question comme « l'adoption d'une croyance fausse (avec tel ou tel contenu) » ou, plus simplement, comme « l'adoption d'une croyance (avec tel ou tel contenu) » ? Ce n'est bien évidemment que la première interprétation qui tombe sous le coup de la critique ; encore faut-il, pour que cette critique soit appropriée, que cette interprétation soit imposée par la formulation de Grice. Est-ce bien le cas ?

Tout dépend ici de la façon dont on analyse la tromperie. Prenons l'exemple le plus simple (et, dans le cas de la communication linguistique humaine,

16. Des problèmes voisins, mais pas totalement identiques, se posent pour la notion de mensonge – ou de tromperie – dans la théorie des actes de langage : cf. Reboul (1990, 1993, 1997).

le plus fréquent) de tromperie, *i. e.*, le mensonge. Mentir, très grossièrement, consiste à communiquer une information que l'on croit fausse comme si on la croyait vraie, dans le but de conduire son interlocuteur à l'entretenir comme une croyance vraie. Dans une formulation gricéenne, faut-il décrire l'intention du menteur, *en tant qu'elle est impliquée dans son acte de communication*, comme « l'intention de produire une croyance fausse (avec tel ou tel contenu) chez son interlocuteur » ou simplement comme « l'intention de produire une croyance (avec tel ou tel contenu) chez son interlocuteur » ? Ou, en d'autres termes, est-ce que l'intention de tromper fait *partie*, *en tant que telle*, de l'acte de communication ou est-ce que l'intention de tromper produit l'intention d'accomplir un acte de communication (avec tel ou tel contenu) *sans pour autant en faire partie*¹⁷ ? Il semble ici que l'adoption du principe de charité s'impose et qu'il n'y ait pas de raison d'attribuer à Grice une position absurde, selon laquelle l'intention de tromper serait partie intégrante de l'acte de communication, qui devrait donc être intégrée dans la description de cet acte en termes de signification_{NN}. Quoi qu'il en soit, cette difficulté peut être écartée et l'a été, comme on le verra, dans des approches plus récentes qui intègrent certaines des intuitions gricéennes, comme, notamment, la double intentionnalité.

Venons-en à la deuxième critique, selon laquelle la notion gricéenne de double intentionnalité conduirait à une régression à l'infini. Reprenons la formulation gricéenne en distinguant explicitement (ce que ne fait pas Grice lui-même) les deux intentions concernées :

« A signifie_{NN} quelque chose par *x* » est (plus ou moins) équivalent à

1. A a l'intention par l'énonciation de *x* de produire un effet quelconque chez son interlocuteur ;
2. A a l'intention de produire cet effet par la reconnaissance par l'interlocuteur de sa première intention.

L'argument, en lui-même, est simple : il consiste à dire que si la satisfaction de l'intention du locuteur dépend de la reconnaissance de la première intention, alors la deuxième intention (qui impose cette reconnaissance) doit, elle aussi, être reconnue comme telle, supposant une intention de niveau supérieur, etc. à l'infini. En d'autres termes, les deux intentions doivent être reconnues comme telles et ce fait implique une suite infinie d'intentions ultérieures, chacune étant d'un ordre supérieur à la précédente, qu'elle intègre¹⁸.

De nouveau, on peut se demander si cette critique est appropriée, et, comme on le verra plus bas, il n'est pas sûr qu'elle le soit. Ceci dit, je voudrais me tourner ici, plutôt que vers une défense de la formulation gricéenne (qui fait l'objet des critiques ici) vers une autre version de la double intentionnalité, cette

17. C'est par la dissociation explicite entre les deux niveaux d'intentionnalité que Sperber et Wilson (1989) échappent à cette objection.

18. La notion d'ordre ou de niveau supérieur utilisée ici est exactement la même que celle utilisée par Dennett dans sa hiérarchie des systèmes intentionnels (cf. p. 31).

fois explicitement formulée, dans une tradition postgricéenne qu'elle fonde, par une théorie pragmatique qui se veut une théorie de la communication humaine en général et plus spécifiquement de la communication linguistique, à savoir la théorie de la pertinence.

La théorie de la pertinence, proposée en 1986 (première édition anglaise) par un anthropologue français, Dan Sperber, et une linguiste britannique, Deirdre Wilson, reprend un certain nombre d'intuitions fondamentales de Grice, notamment la double intentionnalité. Cependant, elle la reformule de façon à éviter les deux critiques que nous venons de discuter, à savoir l'écueil de la tromperie et la possibilité de la régression à l'infini. Pour ce faire, elle dissocie explicitement – ce que ne faisait pas Grice dans sa formulation initiale, comme on vient de le voir – les deux intentions en question, distinguant l'*intention communicative* de l'*intention informative*, la première portant sur l'acte de communication lui-même, la seconde sur son contenu :

Un locuteur a :

- l'*intention informative* de rendre manifeste ou plus manifeste à l'auditoire un ensemble d'hypothèses *I* ;
- l'*intention communicative* de rendre mutuellement manifeste au destinataire et au communicateur que le communicateur a cette intention informative¹⁹.

On remarquera d'abord que ni l'intention informative ni l'intention communicative n'incluent la mention d'un effet à produire chez l'interlocuteur, ce qui permet à Sperber et Wilson d'échapper à la critique portant sur la tromperie, en ne laissant aucune place à l'ambiguïté. En revanche, cette reformulation de la double intentionnalité permet-elle aux auteurs d'échapper à l'accusation de régression à l'infini ? Il est permis d'en douter : après tout ne faudrait-il pas, pour que l'intention communicative soit satisfaite, qu'elle soit elle-même mutuellement manifeste, ce qui ferait l'objet d'une intention de niveau supérieur ?

- l'*intention métacommunicative* de rendre mutuellement manifeste au destinataire et au communicateur que le communicateur a cette intention communicative ;
- l'*intention méta-métacommunicative* de rendre mutuellement manifeste au destinataire et au communicateur que le communicateur a cette intention métacommunicative ;
- etc., à l'infini...

De fait, exactement comme on l'a noté plus haut pour Grice, il n'y a rien d'évident à ce que la reconnaissance de l'intention communicative doive elle-même être intégrée dans le processus, ce qui serait nécessaire pour faire démarrer la régression à l'infini. Ce qui semble manquer ici à l'analyse, comme d'ailleurs à l'analyse gricéenne, c'est l'indication de la façon dont l'intention

19. La définition de l'intention informative est formulée page 93, celle de l'intention communicative page 97 de Sperber et Wilson (1989).

informative doit être reconnue en tant que telle. On peut supposer que c'est précisément pour répondre à cette nécessité – qui court-circuite donc l'objection de la régression à l'infini – que Sperber et Wilson lient la double intentionnalité à la notion, qui leur est propre, de *communication ostensive-inférentielle*.

Ils définissent cette notion de la façon suivante :

Le communicateur produit un stimulus qui rend mutuellement manifeste au communicateur et au destinataire que le communicateur veut, au moyen de ce stimulus, rendre manifeste ou plus manifeste au destinataire un ensemble d'hypothèses *I*.

Sperber et Wilson (1989, 101).

Tout dépend, bien évidemment, de l'interprétation que l'on donne de cette définition et de la compréhension, qui en découle, de la notion même de communication ostensive-inférentielle, notion qui, comme nous le verrons par la suite, n'a rien d'évident. On remarquera cependant que, exactement comme la notion gricéenne de signification_{NN}, elle suppose une intentionnalité de niveau 4, puisqu'un locuteur produisant un acte de communication ostensive-inférentielle, devrait, d'après la définition ci-dessus, entretenir l'état mental suivant :

Le locuteur a l'intention (communicative) [₁qu'il soit mutuellement manifeste pour lui-même et pour son interlocuteur [₂que le locuteur a l'intention (informative) [₃qu'il soit manifeste ou plus manifeste pour l'interlocuteur [₄que *I*]]]].

Ceci dit, les difficultés que soulève cette notion, aussi bien que son interprétation, sont plus accessibles lorsqu'elle est insérée dans l'ensemble des systèmes de communication et contrastée avec eux. Nous allons donc maintenant nous tourner vers le panorama des différents systèmes de communication animaux, ce qui nous conduira d'une part à montrer que la distinction gricéenne entre signification naturelle et signification non naturelle est loin d'être exhaustive et, d'autre part, dans la perspective du canon de Morgan, à nous interroger sur le fait de savoir si, oui ou non, la complexité de l'approche gricéenne (qui suppose des systèmes intentionnels de 4^e niveau, on s'en souviendra), se justifie. En d'autres termes, peut-on, ou non, rendre compte de la communication (linguistique) humaine par des états mentaux moins complexes que ceux que réclame l'analyse gricéenne et, après elle, l'analyse pertinentiste ?

LA COMMUNICATION ANIMALE

Si la distinction gricéenne entre signification naturelle et signification_{NN} est exhaustive, alors toute la communication animale (y compris ici la communication humaine) doit être, soit factive et involontaire, soit non factive, volontaire et tombant sous une double intentionnalité. Est-ce bien le cas ?

La communication animale : quelques préliminaires

J'utiliserai ici le terme *communication* de façon informelle, mais je vais néanmoins proposer une définition générale (et minimale) de ce qu'est la communication : la communication existe dès lors qu'un transfert d'information (quel qu'en soit le contenu) intervient. On remarquera que cette définition couvre aussi bien la signification naturelle que la signification_{NN} et que, d'ailleurs, elle les déborde puisqu'elle ne fait intervenir aucun critère de véridicité.

En 1983, Dennett (345-346) a adopté une position qui sera bien différente de celle qui a été choisie ici puisqu'il se proposait de ne considérer comme communication entre des organismes que ce qui relève de la signification_{NN}. Cette position a cependant un certain nombre de désavantages : d'abord, elle ne permet pas d'aborder la question de l'exhaustivité de la distinction gricéenne, puisqu'elle fait une pétition de principe qui réduit toute communication à de la signification_{NN} ; ensuite, elle se heurte à une tradition bien établie dans tous les travaux éthologiques ou expérimentaux sur la communication animale y compris sur son évolution (cf., entre autres, Hauser, 1996 ; Hauser & Konishi, 1999 ; Maynard-Smith & Harper, 2003, Oller & Griebel, 2004), qui inclue toutes sortes de transfert d'information entre organismes, indépendamment des états mentaux du locuteur, ainsi d'ailleurs que de ceux que lui attribue l'interlocuteur²⁰. Ces travaux utilisent une terminologie qui n'est malheureusement pas homogène d'un auteur à l'autre et que je vais commencer par démêler avant d'indiquer quels termes j'utiliserai, et dans quel sens.

Parmi la multitude de travaux produits dans le domaine de la communication animale dans les dernières années, j'ai retenu deux ouvrages majeurs, le travail monumental de Marc Hauser (1996), sur l'évolution de la communication et la monographie plus modeste de Maynard-Smith et Harper (2003) sur les signaux animaux. Malgré leur objet commun, les deux ouvrages se distinguent par leur insistance sur des caractéristiques différentes de la communication : alors que Hauser centre son propos sur le contrôle volontaire de la communication, Maynard-Smith et Harper choisissent la factivité de l'information transmise. Cette différence de choix s'explique par le fait qu'Hauser s'intéresse à une comparaison entre communication animale et communication humaine (sur laquelle il adopte une position globalement gricéenne), alors que Maynard-Smith et Harper s'interrogent sur la possibilité même d'une communication « honnête ». Ceci conduit à une divergence terminologique. Hauser distingue les *indices* (*cues*), les *signaux* (*signals*) et les *signes* (*signs*), les premiers étant actifs en permanence (et n'étant donc *pas* sous le contrôle volontaire), alors que les seconds ne sont pas actifs en permanence (et donc, *peuvent, bien que ce ne soit pas toujours le cas*, être sous le contrôle volontaire) et que les troisièmes

20. Sur le choix des termes *locuteur* et *interlocuteur*, *a priori* inapproprié dans la communication animale, cf. note 13, ci-dessus.

correspondent aux traces laissées par les animaux (empreintes, poils, déjections, odeurs, etc.), c’est-à-dire à des items communicatifs qui sont *déplacés* par rapport à leur producteur (*i. e.*, la trace et son producteur ne restent pas en contact physique, une fois la trace produite). Par contraste, Maynard-Smith et Harper distinguent entre les *signaux* (*signals*), les *index* (*indices*), les *handicaps* et les *indices*. Les indices, dans leur terminologie, sont, *mutatis mutandis*, équivalents aux signes dans la terminologie d’Hauser. Les signaux, qu’ils soient ou qu’ils ne soient pas actifs en permanence, ne sont pas factifs, alors que les index et les handicaps le sont. La distinction entre index et handicaps ressortit à la source de leur factivité, c’est-à-dire au fait que leur factivité soit ou non expliquée par leur coût. On trouvera ci-dessous un tableau récapitulatif de l’ensemble de cette terminologie.

Tableau 3. Terminologie de la communication animale²¹.

	Hauser			Maynard-Smith & Harper			
Propriétés	Indice	signal	signe	signal	index	handicap	indice
actif en permanence	+	–	–	–/+	–/+	–/+	–
déplacé	–	–	+	–	–	–	+
factif	?	?	+	–	+	+	+
coûteux	?	?	–	–	–	+	–
volontaire	–	–/+	–	?	?	?	?

Dans une confrontation entre la distinction gricéenne et l’ensemble de la communication animale (y compris la communication linguistique humaine), les deux caractéristiques de la factivité et du contrôle volontaire sont importantes puisque ce sont elles qui permettent la distinction entre signification naturelle – factive et non-volontaire – et signification non naturelle – non factive et volontaire (de fait, définie par la double intentionnalité) –, comme le montre le tableau 2. Je propose donc une terminologie mixte, résultant d’une fusion des deux terminologies de Hauser et de Maynard-Smith et Harper. Dans la mesure où l’explication de la factivité n’est pas centrale dans

21. À strictement parler, dans ce tableau, les indications sur les propriétés dépendent de ce que disent les auteurs. Cependant un peu de bon sens permet d’ajouter à ces indications : par exemple, les indices de Hauser sont probablement factifs, même s’ils ne sont pas nécessairement coûteux. Les signaux de Hauser peuvent être ou pas factifs et, de même être ou non coûteux. En ce qui concerne la terminologie de Maynard-Smith et Harper, la volonté ne paraît pas être un critère décidable.

la présente perspective, la terminologie choisie reposera sur trois caractéristiques : la permanence (permettant ou non le contrôle volontaire), la factivité et le déplacement. Ceci nous permettra de distinguer trois catégories dans la communication animale : les *signes*, les *indices* et les *signaux*. La factivité sera introduite par la distinction entre deux types d’indices et de signaux²². Ceci conduit à la terminologie suivante, représentée dans le tableau ci-dessous et qui sera utilisée dans la suite de cette discussion.

Tableau 4. Terminologie utilisée pour la communication animale.

Propriété	signe	indice	signal
permanent	–	+	–
factif	+	+ / –	+ / –
déplacé	+	–	–

Si aucune de ces catégories ne se révèle vide, il est clair que la distinction gricéenne ne donne pas une vision exhaustive de la communication. Bien que, indiscutablement, certaines des catégories ci-dessus, comme les signes, les indices_F²³ et les signaux_F ressortissent à la signification naturelle, il est clair que les indices_{NF} s’ils existent, ne ressortissent ni à la signification naturelle, ni à la signification_{NN}. Qui plus est, les signaux_{NF} qui, n’étant pas factifs, ne sont clairement pas de la signification naturelle, pourraient aussi ne pas être de la signification_{NN}. De fait, on peut douter que, mis à part la communication linguistique, humaine et adulte, on peut trouver une occurrence quelconque de signification_{NN} dans la communication animale.

Mais il est temps, en utilisant la terminologie qui vient d’être présentée, de tester l’exhaustivité de la distinction gricéenne.

Signification naturelle et communication animale

Commençons par les cas « faciles », ceux dont l’appartenance à la signification naturelle n’est pas douteuse, en examinant tour à tour chaque catégorie, avant de nous tourner vers les cas difficiles. Comme on l’a dit plus haut, les cas faciles devraient inclure les signes, les indices_F et les signaux_F. En revan-

22. Les signes sont clairement factifs, alors que les signaux peuvent être factifs lorsqu’ils sont involontaires (rougir, par exemple) et il y a de bonnes chances, comme on le verra plus bas (cf. p. 48), pour que certains indices ne soient pas factifs (bien qu’ils soient involontaires).
23. Indice_F = indice factif; indice_{NF} = indice non factif; signal_F = signal factif; signal_{NF} = signal non factif.

che, l'existence des indices_{NF} serait un contre-argument à l'universalité de la dichotomie gricéenne.

Selon la définition donnée plus haut, les signes ne sont pas actifs en permanence, ils sont factifs et déplacés. Les cas les plus standard (et les plus simples) sont ceux où un animal laisse involontairement – et sans s'en rendre compte – des traces de son passage (empreintes, déjections, poils, etc.). Ils relèvent sans l'ombre d'un doute de la signification naturelle.

Cependant, certains signes pourraient être volontaires, ce qui les exclurait de fait de la signification naturelle. En plus de marques olfactives, les tigres marquent leur territoire en faisant leurs griffes aussi haut que possible sur des troncs situés à la limite de leur territoire (Thapar, 1986, cité par Maynard-Smith & Harper, 2003). Ceci indique aux concurrents, non seulement qu'il y a un occupant, mais aussi sa taille. Bien évidemment, ce *type* de marquage du territoire est déterminé génétiquement, mais cela ne signifie pas qu'aucune *occurrence* de ce comportement ne puisse être volontaire. De fait, comme on le verra plus bas dans la discussion des signaux_{NF} il y a des comportements dont les *types* sont partie intégrante du phénotype de différentes espèces, mais dont les *occurrences* sont probablement sous le contrôle volontaire (cf. p. 49). Pour en revenir aux tigres, si ces occurrences de marquage de territoire se révèlent volontaires, elles tomberaient hors de la dichotomie gricéenne. Dans ce cas, étant tout à la fois factives et sous le contrôle volontaire, elles ne sauraient être de la signification naturelle. Pour autant, il n'y a pas de raison de penser qu'elles soient le résultat d'une double intentionnalité, et donc qu'elles soient de la signification_{NN}. Cependant, un tel comportement de marquage de territoire est difficile à tester du point de vue du contrôle volontaire et, dans le doute, on peut considérer que, jusqu'à preuve du contraire, il relève bien de la signification naturelle.

Les indices_F sont actifs en permanence (et ne sont donc pas sous le contrôle volontaire), sont factifs et ne sont pas déplacés. De fait, il s'agit souvent de caractéristiques corporelles de l'individu. Un bon exemple est l'*aposemantisme*, qui se rencontre notamment chez certains insectes (par exemple, des papillons comme les Monarques), qui sont porteurs de couleurs avertissant les prédateurs qu'ils ne sont pas comestibles. Les indices_F constituent, de façon évidente, un cas exemplaire de signification naturelle.

Les signaux_F ne sont pas permanents, sont factifs et ne sont pas déplacés. Bien qu'ils ne soient pas permanents, ils sont involontaires et l'exemple le plus évident, notamment pour des êtres humains, est l'expression (involontaire) des émotions. Un cas classique, connu depuis les travaux de Duchenne dans les années 1860, est le sourire humain dont il y a deux variétés : la première sorte, involontaire, est un signal_F, alors que la seconde, volontaire, est un signal_{NF}. La variété volontaire implique la contraction du muscle zygomatique ; la variété involontaire implique la contraction additionnelle du muscle orbital.

Les deux variétés du sourire humain sont gouvernées par des aires cérébrales différentes, la variété involontaire étant sous le contrôle du cortex cingulaire antérieur, alors que le cortex moteur et les voies pyramidales contrôlent le sourire volontaire. Qui plus est, ces deux variétés de sourire sont facilement reconnaissables, comme les individus dont les fonctions professionnelles incluent la communication – par exemple, les hommes politiques – l'apprennent à leurs dépens. Il va de soi que les signaux_F sont une variété typique de signification naturelle.

Le cas problématique: les indices_{NF}

Jusqu'ici, le seul cas potentiellement problématique pour l'exhaustivité de la distinction gricéenne est le cas de certains signes qui pourraient être volontaires. Cependant, comme on l'a vu, il n'y a aucune donnée permettant d'affirmer de façon indiscutable l'existence de tels signes. Néanmoins, si la catégorie des indices_{NF} se révélait non-nulle, s'il y a effectivement des indices_{NF} avérés, de tels indices seraient un contre-exemple évident à l'exhaustivité de la distinction gricéenne. Il s'agirait en effet d'un type de communication qui ne ressortirait ni à la signification naturelle ni à la signification_{NN}. De ce fait, l'existence d'indices_{NF} est une question centrale.

Or, il existe un cas clair d'indice_{NF}. Pour le présenter, revenons-en à l'exemple des indices_F et notamment de l'aposémantisme, dans lequel des papillons signalent leur caractère non comestible à leurs prédateurs potentiels²⁴ par des marques colorées. Comme le remarquent Maynard-Smith et Harper (2003, 4. Je traduis): « La coloration peut évoluer indépendamment de la qualité, le goût détestable, qui est signalée. Ainsi, le signal n'est pas toujours honnête. » De fait, certains papillons parfaitement comestibles (*e. g.*, *Papilio memmon*) sont devenus des mimes « batésiens », c'est-à-dire qu'ils présentent des marques colorées identiques à celles des papillons non-comestibles.

C'est bien évidemment un cas embarrassant dans la mesure où, bien que ces marques soient clairement des indices, elles ne constituent néanmoins pas un cas de signification naturelle. La difficulté tient à la factivité, puisque, dans le cas du mimétisme batésien, la phrase *Ces marques sur Papilio memmon signifient que Papilio memmon n'est pas comestible* est certainement vraie²⁵, mais

24. De fait, l'aposémantisme est exactement l'exemple choisi par Dretske (2004) dans sa discussion (en l'occurrence mal orientée) de la distinction qu'il propose entre explications psychologique et biologique du comportement. Dretske analyse l'aversion alimentaire des oiseaux qui ont eu l'occasion de goûter des Monarques comme la manifestation d'une croyance, qui se révèle erronée pour les mimes batésiens (cf. note 9 ci-dessus).

25. Leur *fonction propre*, dans la terminologie de Millikan (1984, 1993, 2004), c'est-à-dire la fonction pour laquelle ces marques ont évolué, est bien évidemment de signaler la non-comestibilité.

il n'est *pas* vrai pour autant que *Papillo memmon* n'est pas comestible. Ainsi, le mimétisme batésien est un contre-exemple à l'exhaustivité de la distinction gricéenne entre signification naturelle et signification_{NN}, étant donné que ce n'est ni un cas de signification naturelle ni un cas de signification_{NN}. On ne peut pas non plus penser qu'il tombe dans une catégorie intermédiaire, étant donné que c'est clairement un cas qui ne tombe pas sous le contrôle de la volonté : de ce point de vue, le critère d'Hauser en termes de permanence de l'indice est incontournable. Ainsi, le mimétisme batésien tombe absolument hors de la portée de la dichotomie gricéenne.

La communication animale et la signification_{NN}

Le seul cas incontournable de signification_{NN} est la communication linguistique humaine à l'âge adulte²⁶. Comme on l'a dit plus haut, la signification_{NN} peut seulement être produite par des systèmes intentionnels de 4^e ordre et il est donc peu probable de la trouver chez des animaux.

Cependant, si la dichotomie gricéenne rend exhaustivement compte de la communication, soit tous les animaux sont des systèmes intentionnels de niveau 0, soit, même si ce sont – certains d'entre eux au moins – des systèmes intentionnels de niveau 1, ils sont incapables de communication intentionnelle de niveau 1 ou plus. Ni l'une ni l'autre de ces deux possibilités ne sont convaincantes. La question pertinente, étant donné la grande probabilité qu'il y a à ce que certains animaux soient des systèmes intentionnels de niveau 1, est de savoir s'ils sont capables, du moins certains d'entre eux, de communication intentionnelle de niveau 1. Dans ce cas, et de nouveau, on aurait là un exemple de communication échappant à la dichotomie gricéenne puisqu'il serait sous le contrôle volontaire (et ne ressortirait donc pas à la signification naturelle), mais ne manifesterait pas une double intentionnalité (et ne ressortirait donc pas davantage à la signification_{NN}). Il s'agirait donc ici d'un cas intermédiaire.

La stratégie doit donc consister à choisir les espèces animales dont on a des raisons de penser que les individus qu'elles regroupent sont des systèmes intentionnels de niveau 1 (*i. e.*, qu'elles ont des états mentaux du type croyance ou intention) et à sélectionner, dans la communication de ces espèces, le type de signaux dont on peut penser que leur production est sous le contrôle volontaire. La première condition est relativement simple dans la mesure où, une fois mis à part un certain nombre d'espèces regroupant des organismes simples comme des organismes unicellulaires, des tiques, des insectes, et probablement aussi certains mollusques, batraciens ou reptiles, on peut considérer que bon nombre d'espèces animales, parmi les oiseaux ou les mammifères notamment, sont des systèmes intentionnels de niveau 1. Ce qui est plus complexe, c'est de mettre en évidence, chez ces organismes, qui, sans

26. Ce sera discuté par la suite, cf. p. 52.

doute possible, sont des systèmes intentionnels de niveau 1, des types ou des occurrences de communication sous le contrôle volontaire. On retrouve ici la difficulté discutée lors de la description de l'exemple du marquage du territoire par les tigres²⁷ : comment, dans le cas particulier où un tigre marque son territoire en faisant ses griffes sur un tronc peut-on montrer que ce comportement (qui, étant factif, n'est pas susceptible, on se le rappellera, d'une analyse en termes de signification_{NN}) est sous le contrôle volontaire ? Au terme du critère proposé par Dickinson et Balleine (cf. p. 34), il faudrait pouvoir mettre en évidence la variabilité du comportement. Dans le cas du tigre, cela suppose de déterminer, pour chaque arbre s'il est ou non candidat au marquage : en d'autres termes, fait-il ou non partie du territoire du tigre ou en constitue-t-il la limite ? Comme on déduit l'extension du territoire du tigre des marques qu'il laisse sur les arbres en périphérie, on comprend la difficulté. De même, une partie extrêmement importante de la communication animale concerne soit la communication amoureuse, soit, notamment chez les mâles, la rivalité territoriale et/ou amoureuse. Mais, ces deux champs de communication laissent peu de possibilité à la détermination de leur contrôle. Qui plus est, il peut être intéressant, étant donné que la communication humaine est l'un des extrêmes du continuum qui nous intéresse, de choisir un exemple où la communication animale a, au moins en partie, un aspect symbolique, *i. e.*, où l'on peut donner, au moins approximativement, une description de son contenu et indiquer à quoi elle réfère. D'autre part, cette dernière caractéristique permet aussi de simplifier le problème de la détermination de la nature du contrôle. Supposons en effet qu'un signal « réfère » (en un sens quelconque de ce terme) à un objet du monde, on peut alors déterminer si la production de ce signal est sous le contrôle volontaire en observant si, en présence de l'objet en question, le signal est systématiquement produit. Dans le cas contraire, on peut en déduire, avec toute la prudence qui s'impose, que la production de ce signal est sous le contrôle volontaire, autrement dit que les occurrences de ce signal sont des occurrences de communication intentionnelle de niveau 1.

L'exemple choisi ici est celui des signaux d'alarme des singes vervets qui, en raison des études détaillées (cf. notamment Cheney & Seyfarth, 1990) auxquels ils ont donné lieu, ont fait l'objet d'une abondante littérature (cf. notamment Dennett, 1983, 1990). Les signaux d'alarme des singes vervets répondent en effet à l'exigence symbolique : ainsi, ils sont produits, comme on le verra, en réponse à la présence, ou à des indices divers et variés de la présence, de différents prédateurs, regroupés en différents groupes, pour lesquelles des réponses différenciées sont appropriées. Il y a trois sortes principales de signaux d'alarme chez les singes vervets et c'est sur ces trois sortes que nous allons nous concentrer ici. On distingue les signaux d'alarme pour les léopards, pour les aigles (et plus généralement pour les oiseaux de proie) et pour les serpents (mambas et pythons). Les signaux en question se différencient par

27. Cf. p. 46.

leur acoustique, mais aussi par les réactions qu'ils produisent chez les singes vervets, réactions qui sont tout à la fois identiques à celles que provoquent les prédateurs eux-mêmes et qui sont appropriées au type de prédateur concerné : ainsi, les cris d'alarme pour les léopards provoquent la fuite dans les arbres, ceux pour les aigles la descente au sol, alors que pour les serpents, les singes se rassemblent et agressent en bande le reptile pour essayer de le faire partir. Le simple fait que la réaction soit identique pour un prédateur et pour le cri d'alarme correspondant est une indication importante du caractère symbolique de ces cris.

Qu'en est-il du caractère volontaire de ces cris ? Cheney et Seyfarth (1990) ont noté que la production d'un cri ne dépend pas seulement de la présence d'un prédateur. Il y a aussi ce qu'il est convenu d'appeler en éthologie un *effet d'audience* : le cri sera poussé à deux conditions, la présence du prédateur, mais également la présence de l'auditoire approprié. Ainsi, un singe vervet isolé qui perçoit un léopard ne pousse pas le cri d'alerte, mais se contente de se réfugier dans l'arbre le plus proche. Cependant, la présence d'une audience ne suffit pas : les singes vervets ne poussent de cris d'alarme que si d'autres singes vervets sont présents et si ces singes – ou certains d'entre eux – sont à un niveau inférieur dans la hiérarchie sociale du groupe. Ceci fait sens dans l'organisation sociale des singes vervets, qui, comme celle de la plupart des groupes de primates²⁸, repose sur une hiérarchie serrée entre matriline²⁹, où le statut d'une femelle dépend du nombre d'autres individus dans le groupe avec lesquels elle entretient des liens de consanguinité. Ceci a pour conséquence que les femelles qui ont la plus grande descendance auront un rang plus élevé dans la hiérarchie, et que ce rang peut ainsi changer si l'individu concerné perd, pour une raison ou pour une autre, la majeure partie de sa parentèle. Pousser un cri d'alarme quand on a un rang plus élevé signifie donc que, malgré le danger que l'on attire sur soi de ce fait³⁰, on avertit une majorité d'individus liés à soi par consanguinité.

28. Les seules exceptions sont les cinq espèces de grands primates : orangs-outangs, gorilles, chimpanzés, bonobos et êtres humains (cf. Smuts *et al.*, 1987).

29. Les sociétés matrilineaires se signalent généralement par le fait que ce sont les mâles qui, à l'âge adulte, quittent le groupe pour aller se reproduire dans un autre groupe. De ce fait, les mâles jouent un rôle relativement marginal dans la hiérarchie sociale de telles sociétés. Par contraste, dans les sociétés patrilineaires, dont les chimpanzés constituent un bon exemple, ce sont les femelles qui, à l'âge adulte, quittent leur groupe d'origine pour en rallier un autre. On remarquera que, dans la littérature anthropologique, l'expression « l'échange des femmes et des biens », extrêmement fréquente, marque le caractère patrilineaire d'une grande majorité de sociétés humaines.

30. Le pourcentage d'individus victimes de prédation à la suite d'un cri d'alarme est significativement supérieur à celui des individus qui en sont victimes alors qu'ils sont restés muets (cf. Cheney & Seyfarth, 1990).

Ainsi, les cris d'alarme des singes vervets sont produits sous le contrôle volontaire et les vervets sont capables de communication intentionnelle de 1^{er} ordre. On notera, ceci dit, qu'ils sont loin d'être la seule espèce douée de cette capacité. Par exemple, un animal généralement considéré comme extrêmement limité intellectuellement, comme le poulet domestique, est aussi capable de communication intentionnelle de 1^{er} ordre, capacité qui se manifeste dans deux situations : le cri d'alarme avertissant de la présence d'un prédateur aérien qui n'est poussé par le coq qu'en présence de poules et de poussins et le cri indiquant la présence d'une nourriture de qualité supérieure poussé par un coq en présence d'une poule qu'il n'a pas encore eu l'occasion de féconder (cf. Marler, Karakashian & Gyger, 1991). Ces exemples laissent supposer que la capacité d'une communication intentionnelle de 1^{er} ordre pourrait être fréquente chez les espèces animales, ou, plus précisément, chez celles qui rassemblent des systèmes intentionnels de 1^{er} niveau.

Si c'est bien le cas, il apparaît clairement que la dichotomie gricéenne n'est pas exhaustive : en plus des indices_{NF} certains signaux_{NF} sont des exemples d'une communication qui n'est ni de niveau 0 ni de niveau 4. Mais pourquoi les cris d'alarme des singes vervets ne seraient-ils pas un exemple de communication de niveau supérieur ? Si ce n'est au niveau de leur production (qui relèverait d'un 1^{er} niveau d'intentionnalité), pourquoi pas au niveau de leur réception ? Et, dans cette optique, qu'est-ce qui interdirait de se demander si, effectivement, la communication linguistique humaine est bien de niveau 4 ? Après tout, nous avons laissé en suspens la notion de communication ostensive-inférentielle (p. 40), dont nous avons cependant noté qu'en s'ajoutant aux définitions des intentions communicative et informative, elle était supposée répondre aux objections à la double intentionnalité gricéenne. Nous allons maintenant y revenir.

LA NOTION DE COMMUNICATION OSTENSIVE-INFÉRENTIELLE À L'ÉPREUVE DES SYSTÈMES DE COMMUNICATION ANIMAUX

Commençons par noter que l'expression « systèmes de communication animaux » est censée ici englober la communication humaine, y compris la communication linguistique. Si, maintenant, on en revient à la notion de communication ostensive-inférentielle, il est important de voir comment elle s'articule aux deux intentions qui constituent le pendant pertinentiste de la double intentionnalité gricéenne. Commençons par rappeler la définition donnée par Sperber et Wilson :

Le communicateur produit un stimulus qui rend mutuellement manifeste au communicateur et au destinataire que le communicateur veut, au moyen de ce stimulus, rendre manifeste ou plus manifeste au destinataire un ensemble d'hypothèses *I*.

Sperber & Wilson (1989, 101).

Selon la définition de la communication ostensive-inférentielle, ce que fait un acte de communication ostensive-inférentielle, c'est indiquer de façon explicite – même si l'on doit reconnaître que la façon dont s'opère cette indication reste largement indéterminée – la présence chez le locuteur, non seulement de l'intention informative, mais aussi – et de façon cruciale – de l'intention communicative. Le nom même donné par Sperber et Wilson à ce qu'ils considèrent comme un type de communication – le seul qui puisse, à première vue, correspondre à la signification_{NN} – est intéressant parce qu'il lie de façon forte deux propriétés qui sont supposées être celles de la signification_{NN} (ou du moins qui découlent de la définition qu'en donne Grice) à savoir le caractère ostensif de la double intentionnalité qui est une condition même de l'existence d'une communication qui puisse ressortir à la signification_{NN} et le caractère inférentiel, à savoir la nécessité, pour récupérer le contenu que le locuteur entendait communiquer, de passer, au-delà d'un simple décodage, par un processus inférentiel. Un des problèmes est celui du lien que Sperber et Wilson, après Grice, postulent entre ces deux aspects, dont on verra par la suite qu'ils sont bien deux aspects de la communication humaine. Une autre façon de poser la même question est de se demander quel caractère opérationnel on doit accorder à l'intention communicative³¹ dans le fonctionnement de la communication ostensive-inférentielle. En d'autres termes, ceux de Dretske (2004), s'agit-il d'une *cause déclenchante* (*triggering cause*) ou d'une *cause structurante* (*structuring cause*) ?

La causalité de la communication ostensive-inférentielle

Dretske introduit la distinction entre *cause déclenchante* et *cause structurante* par un exemple simple, que je vais adopter : quand j'appuie sur une des flèches permettant de diriger le curseur sur mon écran d'ordinateur, le curseur bouge effectivement dans la direction affichée sur la touche. On peut dire que je fais bouger le curseur en tapant sur la touche et il s'agit là d'une cause déclenchante. Cependant, les raisons profondes du mouvement du curseur ne se réduisent pas au fait que je tape sur cette touche : certes, pour que le curseur bouge, il *faut* que je tape sur cette touche, mais cela *ne suffit pas*. Pour que mon action soit efficace, il faut que le hardware de mon ordinateur ait été conçu de telle façon que le fait d'appuyer sur la touche produise l'effet en question. Cette causalité plus profonde est celle que Dretske appelle *cause structurante*. Une *cause déclenchante* s'ajoute à une cause structurante pour produire un effet, mais ni l'une ni l'autre n'est suffisante en elle-même et elles sont donc conjointement

31. L'utilisation de la terminologie pertinentiste ne signifie pas ici que ce problème ne se pose que pour l'approche pertinentiste. Il concerne bien évidemment tout autant l'approche gricéenne. Le choix terminologique repose ici simplement sur la simplicité de l'exposition liée à la distinction explicite que permet la terminologie pertinentiste et qui ne se retrouve pas dans la terminologie gricéenne.

nécessaires. Ceci dit, alors qu'une cause déclenchante est généralement (étant donné la cause structurante correspondante) suivie du même type d'effet – la relation entre un type de cause déclenchante et le type d'effet qui lui correspond est univoque –, ce n'est pas nécessairement le cas pour la cause structurante qui est soumise à l'effet de différentes conditions *ceteris paribus* – la relation entre un type de cause structurante et ses effets n'est donc pas univoque. Comme le fait remarquer Dretske, « un seul et même objet figure tout à la fois dans la cause déclenchante et dans la cause structurante, mais c'est en tant qu'il possède une propriété donnée qu'il déclenche l'effet et en tant qu'il possède une autre propriété qu'il le structure » (Dretske, 2004, 172. Je traduis).

Ainsi donc, un même élément peut jouer pour un effet donné à la fois le rôle de cause déclenchante et de cause structurante. Cependant, on notera que l'on peut avoir une cause déclenchante, représentée par une entité quelconque, sans pour autant que cette entité soit aussi la cause structurante de l'effet produit par la cause déclenchante. C'est ce que montre l'exemple même de Dretske : certes, le fait que je tape sur la touche appropriée est ce qui déclenche le mouvement du curseur sur l'écran de mon ordinateur, mais ce n'est pas ce qui structure le hardware de mon ordinateur de façon à produire cet effet, étant donné la cause déclenchante. Qu'en est-il de l'intention communicative dans la communication humaine ? Est-ce une cause déclenchante, une cause structurante ou les deux choses à la fois sous des aspects différents ? Et, qui plus est, de quoi est-ce une cause déclenchante ou structurante ? que produit l'intention communicative ?

Selon Sperber et Wilson, suivant ici implicitement Grice, l'intention communicative a pour effet tout à la fois de produire le caractère ostensif de la communication ostensive-inférentielle et d'amener l'interlocuteur à ajouter au simple décodage du signal communicatif produit un processus d'interprétation inférentiel qui complète ce décodage et livre une interprétation cohérente avec l'intention informative du locuteur (ce qui assure le succès de l'acte de communication concerné). Il y aurait ainsi non pas un, mais deux effets en jeu et on peut donc s'interroger pour savoir s'il y a un lien causal quelconque entre ces deux effets – entrent-ils, par exemple, dans une même chaîne causale ? – et si l'intention communicative joue, pour chacun d'entre eux, le rôle de cause déclenchante ou de cause structurante.

Nous allons commencer par supposer, comme le font Sperber et Wilson, que l'on peut dissocier, largement si ce n'est totalement, l'intention communicative et l'intention informative et, qui plus est, que l'on peut les dissocier non seulement du point de vue du locuteur, mais de celui de l'interlocuteur. Dans cette perspective, l'interlocuteur peut donc être conscient du fait que le locuteur a une intention communicative sans avoir accès au contenu de son intention informative : en d'autres termes, l'interlocuteur a accès à une information du type *Le locuteur a une intention communicative*, ce qui lui donne accès

à l'information selon laquelle *Le locuteur a une intention informative*³², sans pour autant lui permettre d'en déterminer le contenu. On serait donc face à une chaîne causale du type de celle qui est représentée sur le schéma suivant :

$$IC \rightarrow E1 \rightarrow E2 \rightarrow E3$$

(où IC = intention communicative ; E1 = ostension de IC ; E2 = perception par l'interlocuteur de IC ; E3 = ajout par l'interlocuteur au processus de décodage d'un processus interprétatif de nature inférentielle qui lui permet d'accéder au contenu de l'intention informative du locuteur).

Dans cette perspective, il y a donc trois relations causales, la première entre l'intention communicative du locuteur et le caractère ostensif de la communication en tant que telle, la deuxième entre ce caractère ostensif (cette saillance) donné à l'intention communicative et le fait que l'interlocuteur va saisir cette intention communicative et en déduire l'existence (mais pas le contenu) d'une intention informative correspondante, la troisième, enfin, entre cette saisie et le déclenchement d'un processus interprétatif inférentiel. Peut-on dire que ces relations causales constituent, soit collectivement, soit individuellement, des causes déclenchantes, structurantes ou, tout à la fois, déclenchantes et structurantes ? Commençons par la relation entre l'intention communicative et le caractère ostensif, saillant, de la communication – caractère qui signale l'existence de l'intention communicative. Il ne fait pas grand doute que c'est une cause déclenchante, mais est-ce une cause structurante de l'ostension ? De fait, il ne semble pas que ce soit le cas, pour une raison simple : la saillance n'est pas la même pour toutes les espèces animales, et même à l'intérieur d'une espèce, la nature de la saillance peut changer d'un épisode communicatif à un autre selon le type de message que l'on entend communiquer. Le premier élément, le fait que la saillance soit variable selon les espèces, montre bien que l'intention communicative n'est pas une cause structurante, parce que la saillance va dépendre de l'organisation physiologique des organismes concernés, notamment de leurs capacités à produire et à percevoir des signaux produits (en général) par des conspécifiques. De ce point de vue, comme le montre la discussion ci-dessus sur les systèmes de communication animaux, et en exceptant les signes qui sont un effet secondaire de l'activité de l'animal, mais qui, pour reprendre la terminologie de Millikan, n'ont pas pour fonction propre de communiquer, le reste des items communicatifs, que ce soit les indices factifs et non factifs ou les signaux factifs ou non factifs (et volontaires

32. En effet, l'information sur l'existence d'une intention informative est partie intégrante de l'intention communicative, qui peut se formuler de la façon suivante : *le locuteur veut rendre manifeste ou plus manifeste pour lui-même et pour son interlocuteur qu'il a une intention informative*. En revanche, comme on le voit dans cette formulation, le contenu de l'intention informative ne lui est pas directement accessible à partir de l'intention communicative. En d'autres termes, la saisie de l'intention communicative n'est pas *ipso facto* saisie de l'intention informative dans ce qu'elle a de spécifique, c'est-à-dire son contenu.

ou non), sont sélectionnés pour leur saillance : en d'autres termes, tout item communicatif qui a pour fonction propre de communiquer doit être saillant pour ses destinataires potentiels et la sélection naturelle a conduit à modeler les systèmes de production et de réception appropriés à la réalisation de cette fonction propre³³. C'est, dans ce cas, la physiologie même des différents organismes communiquant qui est la cause structurante du caractère ostensif de la communication qu'elle soit, ou qu'elle ne soit pas, volontaire.

Très rapidement, si l'on passe maintenant à la seconde relation causale, celle entre la saillance de l'item communicatif et la perception qu'en a l'interlocuteur, on voit que, de nouveau, et pour les mêmes raisons, il s'agit là d'une cause déclenchante, mais pas d'une cause structurante. En revanche, si on passe à la troisième relation causale, celle entre la perception par l'interlocuteur de l'intention communicative du locuteur et sa recherche, au moins partiellement inférentielle, du contenu de l'intention informative de l'interlocuteur, il semble qu'elle doive être tout à la fois déclenchante et structurante : en d'autres termes, ceux de Grice, c'est « par la reconnaissance de l'intention du locuteur de produire un effet quelconque chez son interlocuteur par l'énonciation de *x* que cet effet se produit effectivement chez l'interlocuteur ». Il s'agit bien là tout autant d'une cause structurante que d'une cause déclenchante. Ainsi, on pourrait modifier le schéma ci-dessus pour spécifier la nature des relations causales :

$$IC \rightarrow E1 \rightarrow E2 \Rightarrow E3$$

(où les flèches simples représentent les causes déclenchantes et la flèche double la cause tout à la fois déclenchante et structurante).

Si l'on examine ce schéma, on voit cependant que l'on est devant un problème : si l'intention communicative du locuteur n'est pas une cause structurante (même indirecte) de la perception de l'interlocuteur, c'est aussi parce que la saillance des items communicatifs³⁴ n'est pas une prérogative de la communication intentionnelle de niveau 4. De fait, ce n'est même pas une prérogative de la communication intentionnelle de niveau 1. La saillance est aussi une caractéristique importante de la communication de niveau 0, c'est-à-dire de la communication qui est indépendante du contrôle volontaire. En laissant de côté les indices, qui ne semblent pas directement pertinents pour la présente discussion, et en ne conservant que les signaux, on peut se demander s'il n'est

33. Pour une discussion des mécanismes régissant la saillance des items communicatifs dont la communication est la fonction propre et pour des détails sur les différences entre organismes de ce point de vue, on ne peut mieux faire que de se reporter à l'ouvrage de Hauser (1996), à celui de Hauser et Konishi (1999) et, pour des discussions centrées sur l'évolution plus que sur la physiologie des organismes communiquant, à celui de Maynard-Smith et Harper (2003).

34. À partir de maintenant, les expressions *communication*, *communicatif*, etc., renverront exclusivement aux items qui ont la communication pour fonction propre (au sens de Millikan, 1993).

pas consubstantiel au fait d'être un acte de communication (*i. e.*, un signal) d'être saillant. En d'autres termes, le succès d'un acte de communication – le fait que son contenu, qu'il fasse ou non l'objet d'une intention informative, soit transmis à l'interlocuteur – dépend probablement du fait que le signal en question soit reconnu comme un item de communication, et ce indépendamment de la nature du processus interprétatif. Si c'est bien le cas, il semble clair que la dissociation entre intention communicative et intention informative ne dépend pas de la perception d'une intention communicative spécifique et de la simple existence d'une intention informative (non spécifiée quant à son contenu, dans l'effet E2) à partir de la saillance de l'acte de communication, parce que tout acte de communication, quel que soit son niveau, est, du simple fait qu'il est un acte de communication, saillant. Cette perception dissociée dépend, à l'inverse, du fait que le contenu de cet acte (le contenu de l'intention informative pour les actes volontaires) soit ou non perçu directement, en d'autres termes, que ce contenu, pour le processus interprétatif, soit ou non transparent. S'il est transparent, alors il est perçu de façon aussi directe que l'est n'importe quel élément de l'espace perceptif de l'organisme³⁵.

Pour clore ce long paragraphe, on est donc dans la situation suivante : il n'y a pas de lien nécessaire entre ostension et inférence et, de ce point de vue, l'ajout de la notion de communication ostensive-inférentielle à la double intentionnalité héritée de la signification_{NN} gricéenne n'est pas suffisant pour répondre aux critiques de la double intentionnalité. Ainsi, soit il faut accepter la régression à l'infini, ce qui est à dire le moins peu satisfaisant, soit il faut chercher la racine de la dissociation ailleurs que dans la saillance de l'intention communicative. On remarquera que la possibilité même de cette dissociation conditionne la possibilité de considérer la communication linguistique humaine comme un exemple de signification_{NN}.

La double intentionnalité à l'aune du canon de Morgan

On se souviendra que le canon de Morgan impose de renoncer à une explication recourant à des processus de niveau supérieur quand le comportement considéré peut s'expliquer par un (ou des) processus de niveau inférieur. Or, de la dissociation entre intention informative et intention communicative découle directement de la nécessité d'expliquer la communication (linguistique) humaine par des processus (ici une communication de 4^e niveau) de niveau supérieur. Comme on l'a vu, l'ostension est inopérante ici, pour la simple raison que tout acte communicatif, qu'il y ait ou non une intention sous-jacente, est ostensif. L'ostension ne suffit donc pas à indiquer la présence d'une intention communicative dissociable de l'intention informative. On pourrait donc penser, dans cette mesure, que la communication (linguistique) humaine se ramène à un

35. Cf. « La distinction opérée dans l'introduction » (p. 24) entre *champ perceptif* et *espace perceptif*.

simple cas de communication intentionnelle de 1^{er} niveau, au même niveau de complexité en ce qui concerne son mode de transmission que les cris d'alarme des singes vervets.

De façon converse, on pourrait se demander, étant donné que les cris d'alarme des singes vervets sont ostensifs comme l'est la communication (linguistique) humaine, ce qui interdit de considérer que, comme la communication (linguistique) humaine, ces cris sont des exemples de communication ostensive-inférentielle. Ceci suppose bien évidemment d'oublier, provisoirement en tout cas, les objections soulevées plus haut contre l'idée qu'il y a un lien nécessaire entre l'ostension de la communication et le caractère inférentiel de l'interprétation. Ainsi, la question présente – qui, on le verra, constitue une première étape sur la route qui nous permettra de résoudre le problème pour la communication humaine – est de savoir quels seraient les indices, hors l'ostension³⁶, qui permettraient de dire d'un système de communication, ici les cris d'alarme des singes vervet, qu'il est ostensif-inférentiel, autrement dit qu'il est un cas de communication intentionnelle de 4^e niveau. La réponse est simple : on peut dire d'un système de communication qu'il est ostensif-inférentiel si les interlocuteurs prêtent attention, dans la production et/ou dans l'interprétation des messages, aux états mentaux de leur partenaire, et notamment à ses états épistémiques (croyance ou connaissance).

Qu'en est-il des cris d'alarme des vervets ? Malgré l'accumulation d'une grande masse de données, il n'y a aucune raison de penser que les vervets prennent en compte les états mentaux de leur auditoire lorsqu'ils poussent tel ou tel cri : par exemple, le cri est poussé que l'audience soit ignorante ou non de la présence du prédateur concerné, alors que, s'il y avait la moindre attribution d'états mentaux par le locuteur à son auditoire, on s'attendrait à ce qu'il vérifie que l'auditoire n'a pas remarqué le prédateur. Or ce n'est pas le cas. Il semble donc que les vervets, en tant que locuteurs en tout cas, ne manifestent qu'une intentionnalité de niveau 1.

Ceci dit, on peut, de ce point de vue, considérer le même organisme sous deux perspectives différentes, selon qu'il est le locuteur ou l'auditoire. De ce point de vue, on peut se demander comment un vervet interprète un cri d'alarme. L'interprétation d'un cri d'alarme donné nécessite-t-elle l'attribution d'états mentaux (intentions ou croyances par exemple) au locuteur ? De ce point de vue, dire quelques mots du développement du système d'alarme des vervets peut être utile. Comme de nombreux systèmes de communication animaux, le système d'alarme des singes vervets semble largement phylogénétiquement déterminé³⁷ : ainsi, dès la naissance, les jeunes vervets poussent des signaux

36 Qui est nécessaire, mais bien évidemment pas suffisante.

37. Les choses sont un peu plus complexes en ce qui concerne certains autres signaux, utilisés dans le domaine social, et qui semblent se préciser acoustiquement avec le temps. Ceci dit, cela pourrait s'expliquer par le développement physiologique des jeunes singes.

d'alarme qui sont acoustiquement identiques à ceux des adultes. Ce qui est intéressant, c'est que ces signaux, sans être grossièrement inappropriés (les jeunes vervets ne poussent pas par exemple le cri du léopard pour une incursion aérienne), correspondent à une forme de surgénération³⁸ en ce que le cri du léopard sera poussé à l'approche de tout mammifère terrestre d'une taille grossièrement comparable à celle d'un léopard (par exemple un phacochère) ou le cri de l'aigle pour toute forme aérienne, indépendamment du fait qu'elle corresponde à un prédateur. Il y a donc une forme limitée d'apprentissage, mais on reste très loin de l'apprentissage lexical humain. De même, si les cris d'alarme des adultes sont bien perçus comme des alertes, ils provoquent un comportement indifférencié chez les jeunes vervets – qui se contentent de se précipiter dans les bras de leur mère – jusqu'à 6 mois, les comportements différenciés caractéristiques des réactions adultes se mettant progressivement en place entre 4 et 6 mois. Tout ceci milite donc pour une vision « transparente » de la communication des singes vervets, vision dans laquelle les différents cris d'alarme sont immédiatement perçus comme le seraient les différents prédateurs eux-mêmes. C'est d'ailleurs cette caractéristique qui a rendu possible de leur attribuer une signification, ou, à tout le moins, de les lier aux différents prédateurs qu'ils signalent, le critère choisi étant en effet que les singes vervets, à l'audition du play-back des différents cris poussés par des conspécifiques du même groupe et précédemment enregistrés, manifestent un comportement identique à celui qu'ils auraient face aux prédateurs eux-mêmes (cf. Cheney & Seyfarth, 1990).

Ainsi, il semble que la communication des singes vervets, qu'on la considère du point de vue de la production ou de celui de la communication, soit intégralement transparente et donc qu'elle constitue bien un exemple de communication intentionnelle de 1^{er} ordre, et que l'on n'a pas besoin de passer à un niveau d'interprétation supérieure pour en rendre compte. De ce point de vue, il est intéressant de constater que les exemples de communication entre espèces impliquant des primates, qu'il s'agisse de la « compréhension » par les singes vervets des signaux d'alarme du sansonnet superbe (*superb starling*), ou de la compréhension entre différentes espèces de macaques de la communication mère-enfant dans des cas d'adoption croisée, peuvent s'expliquer par de simples processus associatifs, sans qu'il soit nécessaire de passer à un niveau supérieur d'explication³⁹.

Ainsi, on le voit, on a ici une confirmation de l'hypothèse proposée plus haut selon laquelle l'ostension n'implique pas l'inférence. Ceci nous ramène donc à la question soulevée dans le titre de ce paragraphe : certes, la communication

38. Qui rappelle ce qui se produit chez les jeunes enfants lorsqu'ils appellent *chien* tous les quadrupèdes domestiques.

39. Pour davantage de précisions sur les singes vervets et une description détaillée des différentes expériences et observations faites sur ces animaux (cf. Cheney & Seyfarth, 1990).

des singes vervets constitue une variété de communication intentionnelle du 1^{er} ordre et n'a donc pas de lien avec une quelconque double intentionnalité, mais qu'en est-il de la communication linguistique humaine ?

Commençons par dire que certains philosophes (cf. Millikan, 1984, 1993, 2004, 2005 ; Burge, 1993), généralement des philosophes externalistes⁴⁰, ont récemment attaqué fortement l'analyse gricéenne de la communication humaine, et notamment la double intentionnalité, en lui opposant trois grands arguments :

1. la communication linguistique humaine est transparente ;
2. elle est de ce point de vue directement comparable à la perception, au même titre que les objets du monde extérieur auquel on a accès par les sens ;
3. elle n'est donc dépendante ni des états mentaux du locuteur, ni de ceux qu'il pourrait attribuer à son interlocuteur, ni, enfin, de ceux que l'interlocuteur pourrait attribuer au locuteur.

On remarquera que chacun de ces arguments, si on les prend dans l'ordre inverse de leur présentation, c'est-à-dire du troisième au premier, dépend du précédent⁴¹ : la communication humaine est indépendante des états mentaux des partenaires parce qu'elle est directement comparable à la perception et elle est directement comparable à la perception en tant qu'elle est transparente. Tout dépend donc du premier argument : si le premier argument, la transparence de la communication humaine, ne vaut pas, alors le second ne vaut pas non plus et donc l'indépendance entre communication humaine et états mentaux des partenaires ne se justifie plus, ou, en tout cas, ne se justifie pas sur la base des deux premiers arguments.

De fait, je vais essayer ici de monter une argumentation exactement inverse :

- la communication humaine n'est pas transparente ;
- si la communication ne l'est pas, alors elle diffère de la perception en tant qu'elle suppose de l'inférence, en tout cas en ce qui concerne l'interprétation ;
- donc, elle n'est pas indépendante des états mentaux des interlocuteurs, pas plus que des états mentaux qu'ils s'entre-attribuent.

De façon peut-être perverse, je reprendrai des remarques de Millikan sur le langage, qui me paraissent justifiées, en les retournant contre leur auteur.

Commençons par remarquer qu'aucun philosophe ou linguiste (y compris Millikan, Burge ou Chomsky) ne pense que le langage humain et surtout le

40. Les philosophes externalistes défendent la position selon laquelle le sens linguistique n'a pas de caractère psychologique (ne dépend pas des états mentaux des interlocuteurs), mais uniquement des liens entre les représentations linguistiques et les objets ou états de choses dans le monde qu'elles représentent.

41. À condition bien évidemment que l'on considère la perception comme transparente. Je réserve l'examen de cette question au chapitre suivant (cf. p. 90).

lexique soit phylogénétiquement déterminé : il n'est donc pas question de prétendre que la transparence du langage découle, comme elle le fait probablement en grande partie chez les singes vervets, d'un lien pré-déterminé entre les signaux et leurs référents. Ainsi, Millikan accepte parfaitement l'idée selon laquelle ce lien est conventionnel, mais elle interprète la création et la survie des conventions en question d'une façon qui exclut totalement l'intervention de l'attribution d'états mentaux⁴², en faisant une variété non biologique d'héritage. Ce n'est cependant pas sur ce point, à mon sens, que se trouve le défaut de sa cuirasse. Le problème est de savoir si l'existence de conventions de signification, quelle que soit l'origine qu'on leur prête, suffit à rendre la communication transparente. Or, ce n'est le cas qu'à une condition : que chaque item de signification ne soit lié – par convention – qu'à un unique référent et, réciproquement, que chaque référent ne soit lié – par convention – qu'à un unique item de signification. Ainsi, il faut qu'il y ait une relation biunivoque et exclusive entre items de signification et référents.

Est-ce bien le cas ? De fait, il faut bien reconnaître que non, pour une raison simple qui découle directement de l'analyse proposée par Millikan pour les conventions. Si les conventions actuelles sont les descendantes de lignées historiques, plusieurs conventions peuvent se chevaucher donnant ainsi lieu, éventuellement, à des contradictions. Si c'est bien le cas, on peut avoir des doutes sur la transparence du langage. Or, voici ce que dit Millikan (2005, 60. Je traduis) : « Les conventions linguistiques peuvent être considérées comme des lignées de précédents. Un langage public est un énorme réseau de lignées croisées de patrons reproduits consistant d'occurrences de formes linguistiques et des réponses à ces formes. » Et (Millikan 2005, 61. Je traduis) : « À la différence des lignées qui constituent les espèces animales, les lignées linguistiques acquièrent fréquemment de nouvelles fonctions sans changer de formes physiques. » De fait, Millikan cite les implicatures gricéennes⁴³ comme un cas dans lequel une forme linguistique acquière une nouvelle fonction (qu'on peut ici considérer comme plus ou moins équivalente à une nouvelle signification) devenant ainsi le point de départ d'une nouvelle lignée linguistique. Cette analyse soulève cependant deux problèmes : d'une part, la première occurrence de cette forme linguistique avec cette nouvelle fonction a dû, pour devenir le point de départ d'une nouvelle lignée linguistique, être

42. Ce qui différencie radicalement son approche de celle de Lewis, qui a une coloration gricéenne (cf. Lewis, 1969).

43. Une implicature gricéenne, sans entrer dans les détails techniques, cf. ci-dessous pour plus de précisions, est une phrase comme « Anne a quatre enfants » qui peut être interprétée (c'est l'interprétation logique qui découle de la signification conventionnelle de la phrase) comme *Anne a quatre enfants et peut-être plus* ou, dans l'interprétation en termes d'implicature, comme *Anne a exactement quatre enfants (pas un de plus, pas un de moins)*. Comme l'a fait remarquer Grice, de telles implicatures sont annulables : ainsi, on peut dire sans contradiction « Anne a quatre enfants et même cinq ».

reconnue et analysée comme telle et il est difficile de voir comment ce peut être le cas sans prendre l'intention informative du locuteur en compte et, qui plus est, sans la prendre en compte comme ayant un contenu différent de la signification conventionnelle de la forme linguistique en question; d'autre part, les implicatures gricéennes sont notoirement annulables, ce qui indique la survivance des deux lignées en parallèle et donc implique une ambiguïté. On peut certes penser que la résolution d'une ambiguïté ne passe pas nécessairement par l'attribution d'états mentaux au locuteur. Cependant, la simple existence d'une ambiguïté signale l'existence d'une intention informative qui, si l'on y réfléchit, est le seul critère d'une interprétation correcte. Il semble donc que les implicatures gricéennes soulèvent des problèmes difficilement solubles pour une vision de la communication linguistique qui en fait un analogue de la perception, notamment visuelle, en ce qui concerne la transparence.

On remarquera cependant que certaines théories récentes de l'implicature gricéenne semblent aller dans le sens de Millikan. Commençons par rappeler les bases de la théorie gricéenne de l'implicature. Comme on l'a dit plus haut, l'implicature gricéenne intervient, dans certains cas au moins, lorsqu'il y a une différence entre la signification littérale de la phrase (obtenue par un processus de décodage linguistique), généralement appelée *signification de la phrase*, et le contenu de l'intention informative du locuteur, plus fréquemment appelée *signification du locuteur*. Lorsque ce hiatus se produit, une façon d'expliquer comment on passe de la signification de la phrase à la signification du locuteur est précisément la notion d'implicature proposée par Grice. Grice (1989) distinguait deux types d'implicatures, les implicatures *conventionnelles*, attachées à des mots particuliers, souvent des mots de fonction, et les implicatures *conversationnelles*. Ce sont les implicatures conversationnelles qui nous intéresseront ici, parce que c'est elles qui ont le plus de chance de contrevenir à la transparence de la communication linguistique telle que la conçoivent Millikan ou Burge. Cependant, Grice a introduit, sans la développer de façon très explicite, une distinction interne à la classe des implicatures conversationnelles entre implicatures conversationnelles *généralisées* et implicatures conversationnelles *particularisées*. Considérons les exemples suivants⁴⁴:

10. Un homme est venu à mon bureau hier.
11. Max a trouvé une tortue dans un jardin.
12. Certains livres ont des images en couleur.
13. Nous avons marqué trois goals.

Les deux premiers exemples déclenchent des implicatures conversationnelles particularisées (ci-après ICP), les deux derniers des implicatures conversationnelles généralisées (ci-après ICG). Plus précisément, 14 et 15 sont, respectivement, les ICP de 10 et 11, et 16 et 17 sont, respectivement, les ICG de 12 et 13:

44. Empruntés à Bezuidenhout et Morris (2004, 257 pour les implicatures conversationnelles particularisées et 259 pour les implicatures conversationnelles généralisées).

14. Un homme que je ne connaissais pas est venu à mon bureau hier.
15. Max a trouvé une tortue dans un jardin qui n'était pas le sien.
16. Ce ne sont pas tous les livres qui ont des images en couleur [*i. e.*, certains en ont, d'autres pas].
17. Nous avons marqué exactement trois goals, ni plus ni moins.

Si Grice est resté assez vague sur la façon dont on tire les différents types d'implicatures des phrases qui les suscitent, dans certaines situations au moins, d'autres auteurs ont proposé différentes possibilités, suivant d'ailleurs le fait qu'ils acceptent, ou non, la distinction entre ICP et ICG.

Très grossièrement, on peut distinguer deux grandes approches, la première étant bien représentée par la théorie de la pertinence, dont il a déjà été question plus haut, alors que la seconde est représentée par la théorie de Levinson (2000), autrement dit la *théorie des implicatures conversationnelles généralisées*. La différence principale est que la première rejette, alors que la seconde accepte, la distinction gricéenne entre ICP et ICG. Or cette distinction est cruciale en ce qui concerne la transparence de la communication linguistique, dans la mesure où l'on peut, si on l'accepte, argumenter pour la transparence (au moins relative) des ICG, ce qui est d'ailleurs exactement la position de Levinson. La possibilité même des ICG est directement liée à la thèse de Millikan selon laquelle une implicature gricéenne donne lieu à une nouvelle lignée linguistique. En effet, on peut supposer, si, d'une part, on accepte la distinction ICG/ICP et si, d'autre part, on considère les ICG comme assez largement transparents, que les ICG correspondraient à l'aboutissement, à partir d'une ICP initiale, de lignées linguistiques divergentes, adoptant ainsi la position de Millikan⁴⁵. Ceci ne suffirait pas à écarter l'ambiguïté dont il était question plus haut, dans la mesure où personne ne nie que les ICG, au même titre que les ICP, soit annulables. Néanmoins, une telle vision des choses, comme on va le voir maintenant, si elle est justifiée, renforce la position de Millikan, limitant l'absence de transparence au cas de l'ambiguïté d'une part et à celui des ICP de l'autre. Ainsi, la communication linguistique ne serait pas toujours transparente, mais elle le serait dans une majorité écrasante de cas.

Pour replacer ce débat dans la perspective de la transparence, si l'absence de transparence naît de la divergence entre signification de la phrase et signification du locuteur, ce qui se passerait dans les ICG, c'est la convergence entre signification de la phrase et signification du locuteur par grammaticalisation à partir d'une divergence initiale. Ainsi, la sous-détermination sémantique serait réduite et se limiterait à l'ambiguïté entre signification littérale (rejet de l'ICG) et ICG, ambiguïté que cherche encore à réduire, comme on va le voir,

45. On remarquera que la position de Millikan, supposant, pour emprunter la terminologie gricéenne, que les ICG sont l'aboutissement de nouvelles lignées linguistiques déclenchées à partir d'une ICP initiale, est une version de la notion de grammaticalisation, qui est largement utilisée pour rendre compte de l'évolution des langues.

la théorie de Levinson. Dans cette perspective, on le voit, la transparence de la communication linguistique est la règle, l'opacité l'exception.

Par contraste, la théorie de la pertinence considère que la divergence entre signification de la phrase et signification du locuteur est la réalité de base de la communication linguistique et que cette divergence naît d'une sous-détermination généralisée des termes et des structures linguistiques. En d'autres termes, l'opacité de la communication linguistique est la règle, la transparence l'exception, et ceci s'explique par la nature même du langage⁴⁶. On remarquera, et j'y reviendrai dans le prochain chapitre (cf. p. 147), que cette sous-détermination linguistique doit pouvoir être elle-même enracinée, expliquée, pour que cette vision du langage soit, tout à la fois, explicative (plutôt qu'en quête d'explication) et défendable.

Les deux théories, la pertinence et la théorie des ICG, divergent donc sur l'existence même des ICG et, de ce fait, sur la façon dont l'interlocuteur tire une implicature d'un énoncé comme 12 : selon la pertinence, le processus interprétatif est le même, face à un énoncé comme 12 pour obtenir une implicature comme 16 et face à un énoncé comme 10 pour obtenir une implicature comme 14 et si s'agit d'un processus unique, spécifique à l'énoncé, qui ne se reproduira pas à l'identique pour un autre énoncé, quel qu'il soit ; selon la théorie levinsonienne, en revanche, les processus qui permettent de passer de 12 à 16 n'ont strictement rien à voir avec ceux qui permettent de passer de 10 à 14 et si les seconds ont toutes les chances de rester impénétrables, les premiers sont relativement simples et sont lexicalement déterminés. Selon Levinson, en effet, les ICG sont le fruit d'une interprétation par défaut qui, si elle n'est pas mise en cause (*défaite*, dans la terminologie gricéenne), sera l'interprétation de tout énoncé qui inclut un item lexical donné (celui auquel est attachée l'interprétation par défaut en question) ou une séquence d'items lexicaux dotés de telles interprétations par défaut lexicalement déterminées. Ceci conduit respectivement ces deux théories à adopter une position *globaliste* – la théorie de la pertinence suppose que les implicatures, entre lesquelles il n'y a pas de distinction légitime, sont déclenchées, après le processus interprétatif sémantique, par l'ensemble de la phrase via une interprétation inférentielle – et une position *localiste* – la théorie des ICG suppose qu'elles sont déclenchées, au niveau du processus sémantique, par des items lexicaux de l'énoncé, et donc produites localement, indépendamment du reste de l'énoncé.

Avant de discuter la validité de ces deux approches, il me semble important de noter que la raison pour laquelle les théories localistes militent pour la transparence de la communication linguistique, c'est qu'elles insèrent un processus d'interprétation dont elles ne nient pas qu'il ait pu être pragmatique à l'origine

46. On remarquera que cette position n'est pas, paradoxalement, sans rappeler la thèse de Quine connue sous le nom de *indétermination (radicale) de la traduction* (cf. Quine, 1960). Il en sera de nouveau question au chapitre 2 (cf. p. 128, et surtout p. 172).

(lors du point de divergence entre les deux lignées différentes, dirait Millikan) dans le processus d'interprétation linguistique et au niveau, relativement élémentaire, de l'interprétation lexicale. Par contraste, les théories globalistes, qui placent la récupération des implicatures à un moment relativement tardif de l'interprétation des énoncés – dans le processus pragmatique et inférentiel qui s'appuie sur la totalité plutôt que sur la partie – militent clairement pour une opacité de la communication linguistique.

Jusqu'à récemment, la seule façon de décider entre ces deux théories sur la récupération des implicatures aurait été de s'appuyer sur le critère de simplicité dont on sait qu'un des écueils est la question même de ce qui détermine la simplicité. Sans insister sur le sujet, on peut argumenter en faveur de l'une ou l'autre théorie sur cette base, en disant par exemple que la théorie de la pertinence est plus simple parce qu'elle ne multiplie pas les entités (critère du rasoir d'Occam) et les catégories en s'interdisant de distinguer entre deux catégories d'implicatures et en proposant un processus uniforme d'interprétation. Mais on pourrait tout aussi bien défendre la théorie des ICG, à partir d'un critère de simplicité qui n'a plus grande parenté avec le rasoir d'Occam, en en disant qu'elle propose une vision plus simple du processus interprétatif pour certaines implicatures au moins, puisque le déclenchement de ces implicatures se produit à une étape précoce du processus d'interprétation et sans ajouter au processus de décodage linguistique un niveau inférentiel. On pourrait cependant dire que la théorie de la pertinence est plus économique, puisque, prenant en compte la totalité de l'énoncé, elle évite la production automatique d'implicatures à partir d'un item lexical dans un cas où le reste de l'énoncé défait l'implicature en question, esquivant ainsi un certain nombre d'*impasses interprétatives* selon l'excellente terminologie d'Anne Bezuidenhout (Bezuidenhout & Morris, 2004). On le voit, la discussion, si elle s'en tient au critère de la simplicité semble sans fin.

Cependant, le choix de l'une ou l'autre théorie n'a pas à se contenter de ce critère grâce au développement de la pragmatique expérimentale dont Ira Noveck a été un pionnier dans le domaine des implicatures. En effet, les deux théories font des prédictions différentes et testables. Je vais ci-dessous présenter rapidement une expérience sur ce thème, mais, comme elle s'appuie sur la notion d'impasse interprétative, je vais rapidement développer cette notion, à partir d'un exemple :

18. Nous avons marqué trois buts et même quatre.

Les deux théories antagonistes font des prédictions radicalement différentes sur l'interprétation de cet énoncé : selon la théorie de la pertinence, l'implicature *Nous avons marqué exactement trois buts, ni plus ni moins* n'est tout simplement pas dérivée ; selon la théorie des ICG, elle est d'abord dérivée puis annulée. C'est en cela que la théorie des ICG conduit, alors que la théorie de la pertinence ne conduit pas, à une impasse interprétative.

Passons maintenant au test de ces deux théories. On remarquera que certaines phrases imposent des contraintes sémantiques fortes sur leurs composants ou sur l'interprétation de leurs composants. C'est notamment le cas des phrases comparatives qui n'ont de sens que si les choses comparées sont différentes. C'est ainsi que la phrase *Dominique de Villepin est aussi/plus/moins intelligent que Dominique de Villepin* semble dénuée de sens, alors que la phrase *Dominique de Villepin est aussi/plus/moins intelligent que Nicolas Sarkozy* ne pose aucun problème. On retrouve cette contrainte dans l'interprétation des deux phrases suivantes⁴⁷ : *Mieux vaut du vin rouge que pas de vin blanc* ; *Mieux vaut pas de vin rouge que pas de vin blanc*⁴⁸. Si l'on considère, ce qui paraît raisonnable, qu'il y a trois situations pertinentes pour l'interprétation de ces deux phrases, l'une où il n'y a **que** du vin blanc, l'autre où il n'y a **que** du vin rouge, la dernière où il y a **tout à la fois** du vin rouge et du vin blanc, l'interprétation des deux expressions négatives, *pas de vin rouge* et *pas de vin blanc*, ne pose pas de problème : elles désignent respectivement la situation où il n'y a que du vin blanc et celle où il n'y a que du vin rouge. La seule expression problématique est *du vin rouge*, qui peut désigner aussi bien la situation où il n'y a que du vin rouge que celle où il y a à la fois du vin rouge et du vin blanc. C'est ici que la contrainte propre aux phrases comparatives intervient, conduisant à interpréter cette expression dans la phrase *Mieux vaut du vin rouge que pas de vin blanc* comme référant à la situation où les deux boissons sont disponibles en écartant l'interprétation où elle référerait à la situation où il n'y a que du vin rouge parce que cette interprétation conduirait à attribuer à la phrase la signification absurde *Mieux vaut une situation où il n'y a que du vin rouge qu'une situation où il n'y a que du vin rouge*.

Ainsi, la phrase *Mieux vaut du vin rouge que pas de vin blanc* est interprétée comme *Mieux vaut une situation où il y a tout à la fois du vin rouge et du vin blanc qu'une situation où il n'y a que du vin rouge* et la phrase *Mieux vaut pas de vin rouge que pas de vin blanc* est interprétée comme *Mieux vaut une situation où il n'y a que du vin blanc qu'une situation où il n'y a que du vin rouge*. On le remarquera, l'une et l'autre phrase manifestent une préférence pour une situation où il y a du vin blanc. Par ailleurs, étant donné que l'interprétation des deux expressions négatives dans la seconde phrase est simple puisqu'il n'y a qu'une seule possibilité, on s'attend à ce que l'interprétation de cette phrase soit moins coûteuse que celle de la première. Passons maintenant aux prédictions que feraient, respectivement, la théorie de la pertinence et la théorie des ICG pour la première phrase. Selon la théorie des ICG, tout item lexical qui indique l'appartenance à une catégorie (par exemple, la couleur) exclut du même coup tous

47. Où le locuteur exprime sa préférence, soit pour du vin blanc soit pour du vin rouge.

48. Ces deux phrases m'ont été proposées, dans un contexte tout à fait différent, par Olivier Koenig, qui ne se doutait pas de leur utilité pour le choix entre théorie des ICG et théorie de la pertinence.

les autres membres de la catégorie super-ordonnée. Ainsi, l'énoncé 19 donnera lieu (automatiquement) à l'ICG en 20 déclenchée par le terme blanc :

19. Le drapeau est blanc.

20. Le drapeau est blanc et n'a pas d'autre couleur.

On remarquera que, étant donné le localisme de la théorie des ICG, l'énoncé 21 donnera lieu, comme 19, à l'ICG 20, qui sera ensuite annulée par le reste de la phrase :

21. Le drapeau est blanc, mais aussi bleu et rouge.

Si on en revient à la première phrase de Koenig, reproduite sous 22, elle devrait, d'après les prédictions de la théorie des ICG, donner lieu à l'implicature en 23 (déclenchée par l'expression *du vin rouge*), qui sera ensuite annulée par les contraintes sémantiques propres à l'ensemble de cette phrase comparative :

22. Mieux vaut du vin rouge que pas de vin blanc.

23. Mieux vaut une situation où il n'y a que du vin rouge qu'une situation où il n'y a que du vin rouge.

En revanche, d'après les prédictions de la théorie de la pertinence, l'implicature en 23 ne sera tout simplement pas produite.

Tout ceci soulève cependant une question : l'interprétation des deux phrases de Koenig paraît difficile. Peut-on être sûr qu'un interlocuteur tout venant en sera capable ? Une première expérience a donc été faite pour vérifier que des phrases construites de cette façon sont interprétables. Les sujets étaient 328 étudiants de première et deuxième années en psychologie à l'université Lumière-Lyon 2, dont une majorité (90 %) de filles pour un âge moyen de 23,6 ans. Le matériel expérimental consistait en deux conditions, la première basée sur la variation *<vin rouge, vin blanc>*, la seconde sur la variation *<thé, café>*. Chaque condition incluait quatre phrases insérées dans un scénario simple, suivies de trois questions, dont deux à choix contraint.

La condition « vin »

Un homme arrive très en retard à une fête. Il n'y a plus grand-chose à boire. Quelqu'un lui amène un verre de vin. Il dit :

1. Mieux vaut du vin rouge que pas de vin blanc.

2. Mieux vaut pas de vin rouge que du vin blanc.

3. Mieux vaut pas de vin rouge que pas de vin blanc.

4. Mieux vaut du vin rouge que du vin blanc.

Questions

Question 1. Que lui a-t-on donné à boire ?

Vin rouge ☐

Vin blanc ☐

Ne sait pas ☐

Question 2. Qu'est-ce qu'il préfère ?

Vin rouge ☐

Vin blanc ☐

Ne sait pas ☐

Question 3. Justifiez vos réponses.

La condition « boisson chaude »

Un homme arrive très en retard à une réunion de copropriété. Il n'y a plus grand-chose à boire. Quelqu'un lui amène une boisson chaude. Il dit :

1. Mieux vaut du café que pas de thé.
2. Mieux vaut pas de café que du thé.
3. Mieux vaut pas de café que pas de thé.
4. Mieux vaut du café que du thé.

Questions

Question 1. Que lui a-t-on donné à boire ?

Café ☐

Thé ☐

Ne sait pas ☐

Question 2. Qu'est-ce qu'il préfère ?

Café ☐

Thé ☐

Ne sait pas ☐

Question 3. Justifiez vos réponses.

La dernière phrase est, dans les deux cas, une phrase contrôle, correspondant à une comparative standard. La seconde phrase est incluse par un souci de symétrie. Son interprétation correcte est, dans chacune des conditions, respectivement, *Une situation où il n'y a que du vin blanc est meilleure qu'une situation où il y a à la fois du vin rouge et du vin blanc* et *Une situation où il n'y a que du thé est meilleure qu'une situation où il y a à la fois du café et du thé*. Chaque sujet a été testé sur une phrase unique dans une situation unique, pour éviter les effets de répétition. La question test était bien évidemment la seconde question et c'est la seule que nous traiterons ici⁴⁹. Les résultats à la question test relativement aux quatre phrases dans les deux conditions sont donnés dans le tableau ci-dessous⁵⁰.

49. Les résultats détaillés et une discussion plus approfondie sont donnés dans Reboul (2004a).

50. La bonne réponse à la question test est indiquée en gras et italiques.

Tableau 5. Résultats de la 1^{re} expérience.

Énoncés	Qu'est-ce qu'il préfère		
	Rouge	Blanc	Ne sais pas
Mieux vaut du vin rouge que pas de vin blanc	12	60	28
Mieux vaut pas de vin rouge que du vin blanc	46	33	21
Mieux vaut pas de vin rouge que pas de vin blanc	5	83	12
Mieux vaut du vin rouge que du vin blanc	74	8	18
	Café	Thé	Ne sais pas
Mieux vaut du café que pas de thé	7	77	16
Mieux vaut pas de café que du thé	78	15	7
Mieux vaut pas de café que pas de thé	8	90	2
Mieux vaut du café que du thé	81	5	14

Ainsi, on le voit, les phrases de Koenig, et notamment la première, reproduite en 22 et qui apparaît comme la première des phrases dans chaque condition est interprétable puisqu'elle suscite 60 % de bonnes réponses dans la première condition et 77 % dans la seconde. Ceci permet donc d'envisager d'utiliser cette phrase comme le test des deux théories. En effet, d'après les prédictions – localistes – de la théorie des ICG, certains items lexicaux spécifiques déclenchent *en tant que tels* et de façon locale les implicatures concernées. On peut donc dire que, si les localistes ont raison, la substitution dans une phrase comme 22, de pseudo-mots à la place des expressions *vin rouge*, *vin blanc*⁵¹, devrait bloquer la production de l'implicature et donc faciliter la bonne interprétation, ce qui permet deux prédictions : si l'on mesure le temps de réponse, il devrait être plus rapide avec des pseudo-mots qu'avec des mots ; le taux de bonnes

51. Ou *thé*, *café*.

réponses devrait être supérieur avec des pseudo-mots qu'avec des mots. Par contraste, la théorie de la pertinence ne prédit aucune différence entre mots et pseudo-mots. Cette différence de prédictions a été testée auprès de 128 étudiants en histoire de l'université Lumière-Lyon 2⁵² avec, de nouveau une majorité – plus modeste, ceci dit – de filles (66 %) pour un âge moyen de 19,2 ans. Les circonstances étaient les mêmes, une phrase pour une condition par sujet, mais les conditions étaient différentes : la première condition était la seconde condition de la première expérience (la condition « boissons chaudes ») ; la condition cruciale, incluant des pseudo-mots, reproduisait les mêmes phrases où des pseudo-mots sont substitués aux mots *thé* et *café*, insérées dans le contexte suivant.

Condition pseudo-mots :

Un anthropologue arrive très en retard à une fête en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Il n'y a plus grand-chose à boire. Quelqu'un lui amène une gourde. Il dit :

1. Mieux vaut du pekuva que pas de luveka.
2. Mieux vaut pas de pekuva que du luveka.
3. Mieux vaut pas de pekuva que pas de luveka.
4. Mieux vaut du pekuva que du luveka.

Les questions étaient identiques et les réponses proposées, *mutatis mutandis*, similaires.

Les résultats sont, étant donné les prédictions des deux théories, éloquents : on s'attendrait en effet à une différence importante entre les résultats dans les deux conditions, notamment en ce qui concerne la phrase importante (la première) avec de bien meilleurs pourcentages de bonnes réponses pour la condition des boissons chaudes que pour celles des pseudo-mots. Comme on le voit, ce n'est pas le cas.

52. Merci à M. Martinat et E. Lynch pour m'avoir autorisée à tester leurs étudiants.

Tableau 6. Résultats de la 2^e expérience.

	Qu'est-ce qu'il préfère		
Énoncés	Café	Thé	Ne sais pas
Mieux vaut du café que pas de thé	31	63	6
Mieux vaut pas de café que du thé	65	6	29
Mieux vaut pas de café que pas de thé	0	93	7
Mieux vaut du café que du thé	75	12,5	12,5
	Pekuva	Luveka	Ne sais pas
Mieux vaut du pekuva que pas de luveka	7	67	26
Mieux vaut pas de pekuva que du luveka	44	37	19
Mieux vaut pas de pekuva que pas de luveka	6	94	0
Mieux vaut du pekuva que du luveka	69	19	12

En effet, la différence de performance entre les deux conditions est négligeable, ce qui contredit absolument l'analyse de Levinson et affaiblit considérablement l'idée selon laquelle il y a deux types d'implicatures dont certaines, les ICG, seraient déclenchées automatiquement et par défaut par des items lexicaux, alors que les autres seraient inférées au coup par coup. Et, disons-le, cela contredit aussi l'hypothèse d'un localisme lexical des ICG.

Mais, s'il n'y a pas de raison de considérer qu'il y a deux types d'implicatures, dont certaines au moins seraient transparentes, cela implique qu'il n'y a pas non plus de raison de considérer qu'il y a une grammaticalisation des implicatures, grammaticalisation qui serait le résultat d'une divergence entre lignées linguistiques. Si c'est bien le cas, les implicatures restent une objection majeure à la position de Millikan selon laquelle la communication linguistique est transparente comme l'est la perception, au sens où ni l'une ni l'autre n'impliquerait d'inférence.

Au-delà des implicatures gricéennes et de leurs traitements, depuis Donnellan (1966), on sait que les descriptions définies (e. g., *le père de Paul, l'assassin de Jones, le chat*, etc.) sont susceptibles de deux usages correspondant à deux interprétations : le premier est l'usage *attributif* où l'expression est utilisée pour désigner un individu qui vérifie la description, sans que le locuteur ait un individu spécifique en tête ; le second se produit lorsque le locuteur utilise une description définie de façon *référentielle*, i. e., pour référer à un individu spécifique indépendamment, jusqu'à un certain point, du fait que cet individu satisfasse la description. Donnellan donne l'exemple suivant de cette différence d'usages :

24. L'assassin de Jones est fou.

L'expression *L'assassin de Jones* renverra selon les circonstances (par exemple, lorsque les interlocuteurs sont face au cadavre atrocement mutilé de Jones) à l'individu, supposé unique, quel qu'il soit (le locuteur n'a aucune idée de son identité), qui a tué Jones de façon aussi atroce, ou à un individu bien spécifique (lorsque les interlocuteurs sont dans la salle d'assises où on juge le présumé assassin de Jones qui est dans le box des accusés). Dans le premier cas, *l'assassin de Jones* correspond à un usage attributif, alors que dans le second, elle correspond à un usage référentiel. Donnellan remarque que dans l'usage référentiel, même si l'individu qui fait face aux interlocuteurs dans le box des accusés est victime d'une erreur judiciaire, c'est quand même lui qui est le référent de l'expression⁵³.

En ce qui concerne cette distinction, on peut légitimement penser que l'usage référentiel est dérivé, dans certains cas au moins, de l'usage attributif qui correspondrait plus étroitement à une analyse strictement sémantique de la description définie (cf., par exemple, Russell, 1905). C'est la voie que suit Millikan qui donne de cette distinction une analyse identique à celle qu'elle propose pour les implicatures gricéennes : selon elle, l'usage référentiel naît à partir d'une divergence sur la lignée linguistique de l'usage attributif, divergence qui donne lieu à une nouvelle lignée linguistique. Dans cette optique, de nouveau, cette différence d'usages correspondrait à une ambiguïté.

Ceci nous amène donc à une question générale : dans quelle mesure peut-on penser que l'ambiguïté n'atteint pas la transparence de la communication linguistique ? Cette question s'impose dans la mesure où le traitement proposé par Millikan des conventions linguistiques paraît conduire à une multiplication des ambiguïtés, ce qui ne semble en rien l'inquiéter quant à la transparence supposée du langage. Le problème est donc de déterminer si sa sérénité est justifiée : peut-on traiter – résoudre – l'ambiguïté sans faire appel à un processus inférentiel dans lequel la signification du locuteur interviendrait, au moins

53. Et dans ce cas, l'énoncé sera vrai si cet individu est fou, même s'il n'a pas tué Jones et n'a aucune responsabilité dans son assassinat.

comme critère de validité de l’interprétation choisie ? Et si on ne le peut pas, que reste-t-il de la théorie de la transparence des énoncés ?

Un argument qui, à première vue, paraît en faveur des thèses de Millikan – transparence linguistique sans aucun recours aux états mentaux des interlocuteurs et multiplication de l’ambiguïté par la divergence des lignées linguistiques – est que Grice (1989) – qui défendait comme on l’a vu un large recours aux états mentaux des interlocuteurs – a proposé un principe limitant sévèrement les analyses par ambiguïté. Ce principe, appelé, par analogie avec le principe de parcimonie ontologique du nominaliste médiéval, *rasoir d’Occam modifié*, dit ceci :

On ne doit pas multiplier les sens au-delà de la stricte nécessité.

Il va de soi que ce principe de parcimonie sémantique⁵⁴ est en complète contradiction avec la position de Millikan. Qui plus est, là où Millikan multiplie les sens (et, par voie de conséquence, les ambiguïtés), Grice les économise, rendant compte de la multiplicité des interprétations non par une multiplicité des conventions (comme le fait Millikan), mais par une multiplicité des divergences entre signification linguistique et signification du locuteur. Il semble donc que l’on ait le choix entre une approche parcimonieuse sur le plan psychologique (pas d’intrusion des états mentaux dans l’interprétation) mais inflationniste sur le plan sémantique (multiplication des significations conventionnelles et des ambiguïtés) et une position inflationniste sur le plan psychologique (intrusion – plus ou moins massive – des états mentaux dans l’interprétation) mais parcimonieuse sur le plan sémantique (limitation des significations conventionnelles et des ambiguïtés). Ou, autrement dit.

Tableau 7. Caractéristiques des positions respectives de Grice et Millikan.

	Grice	Millikan
Rasoir d’Occam modifié	+	–
Parcimonie psychologique	–	+

Ce tableau, comme la description précédente, peut faire légitimement penser qu’il y a un compromis (un *trade-off*) entre parcimonie sémantique et parcimonie psychologique. On peut avoir l’une ou l’autre, mais pas les deux. Cependant, comme on va le voir, il n’en est rien et je vais maintenant essayer de montrer que renoncer au rasoir d’Occam modifié ne garantit en rien la parcimonie psychologique.

54. Par analogie avec la façon dont on peut dire que le rasoir d’Occam est un principe de parcimonie ontologique.

Le problème que l'on rencontre lorsque l'on multiplie les significations au mépris du rasoir d'Occam modifié est que l'on multiplie *ipso facto* les ambiguïtés. En d'autres termes, on se trouve face à une forme spécifique de sous-détermination sémantique qui ne porte pas, au sens propre du terme, sur une divergence entre signification de la phrase et signification du locuteur, mais sur le fait qu'il n'y a pas de moyen *sémantique* de déterminer la signification de la phrase qui correspond à la signification du locuteur. Autrement dit, dans cette approche, on sait qu'il y a *une* signification de la phrase qui correspond à la signification du locuteur, mais on n'a aucun moyen de déterminer *la* signification de la phrase qui correspond à la signification du locuteur. L'interlocuteur se retrouve donc précisément dans la même situation que l'interlocuteur dans le schéma causal de la double intentionnalité discuté plus haut : il sait que le locuteur a une intention informative avec un contenu spécifique (= signification du locuteur), mais il doit arriver à déterminer le contenu de cette intention auquel l'analyse sémantique de l'énoncé ne lui donne pas accès. Ainsi, la boucle est, semble-t-il, bouclée et le compromis entre parcimonie sémantique et parcimonie psychologique est un leurre : abandonner la parcimonie sémantique ne permet en rien de préserver une parcimonie psychologique.

On pourrait cependant objecter que les processus qui interviennent pour déterminer la bonne interprétation lors de la résolution d'une ambiguïté pourraient ne pas s'appuyer sur des attributions réciproques d'états mentaux. Ainsi, si l'on en revient à l'exemple 24, on pourrait, dans cette optique, trancher entre usage référentiel ou attributif sur la base, précisément de la situation dans laquelle l'énoncé est produit : si c'est en présence du cadavre de Jones et en l'absence d'un assassin putatif, il s'agira d'un usage attributif ; si, en revanche, c'est en présence d'un assassin putatif et en l'absence du cadavre de Jones, il s'agira d'un usage référentiel. C'est peut-être approprié dans ce cas spécifique, mais cela fait bon marché d'une caractéristique centrale du langage en général et des expressions référentielles en particulier, à savoir le fait qu'une description définie peut être utilisée pour référer à un objet spécifique, même si cet objet n'est pas présent. Cette caractéristique, appelée le *détachement*, montre que même des problèmes d'ambiguïté apparemment simples ne le sont qu'en apparence. Par exemple, devant l'énoncé 25, faut-il comprendre que le locuteur dit *de n'importe quel président des États-Unis, quel qu'il soit* qu'il est stupide ou qu'il le dit *du président Bush* ?

25. Le président des États-Unis est un imbécile.

Le choix dépendra probablement du fait que l'on sait que le locuteur souffre d'un antiaméricanisme primaire, ou, au contraire, qu'il est un américanophile qui souffre de la situation à laquelle l'administration actuelle condamne les États-Unis. Par ailleurs, en ce qui concerne 24, à supposer que l'on puisse effectivement déterminer la signification du locuteur à partir de la situation d'énonciation, il faut bien remarquer que cette situation donne un accès immé-

diat aux états mentaux du locuteur. Enfin, la signification du locuteur (qui est un état mental du locuteur) reste, dans tous les cas de figure, le critère de la correction de la solution d'une ambiguïté.

Il y a une autre remarque de Millikan qui jette le doute sur la possibilité d'une transparence de la communication humaine : « Il n'y a pas d'ensemble unique ou défini de propriétés auquel on doit penser ou que l'on doit discriminer pour avoir un concept ou une pensée sur un individu » (Millikan, 2005, 112. Je traduis). Cette remarque me paraît parfaitement juste⁵⁵ et elle a de fortes implications pour la communication humaine et notamment pour les expressions référentielles. En effet, on peut se demander si le choix des expressions référentielles, tant au niveau de leur type que de leur contenu descriptif, ne dépend pas au moins autant des états épistémiques que le locuteur prête à son interlocuteur – notamment l'aptitude qu'il lui prête à déterminer le référent à partir des informations fournies par l'expression référentielle – que de ses propres états épistémiques. Par exemple, si le locuteur croit à tort ou à raison que son interlocuteur ne connaît qu'un seul des frères de Jean, il dira 26 plutôt que 27. À l'inverse, s'il pense que son interlocuteur connaît les quatre frères de Jean, mais qu'il n'a pas lui-même de moyen de les différencier, il dira 27 :

26. Le frère de Jean est passé tout à l'heure.

27. Un des frères de Jean est passé tout à l'heure.

Ici, on le voit, le choix du type d'expression référentielle (description définie ou indéfinie) dépend des connaissances que le locuteur prête à l'interlocuteur autant que des siennes propres. Il en va de même, *mutatis mutandis*, pour le contenu descriptif des expressions référentielles. Si, par exemple, le frère de Jean est le boucher du village, le père de Marie, le fils de Marthe, le mari de Magali, suivant les interlocuteurs auxquels il s'adresse et les connaissances qu'il leur prête sur cet individu, le locuteur choisira de dire :

28. Le boucher du village est passé tout à l'heure.

29. Le père de Marie est passé tout à l'heure.

30. Le fils de Marthe est passé tout à l'heure.

31. Le mari de Magali est passé tout à l'heure.

Ainsi, il paraît difficile dans la communication humaine, de dissocier communication et double intentionnalité, non pas sur la base d'une caractéristique de production, comme l'ostension, dont on a vu qu'elle est probablement largement répandue dans la communication animale, aussi bien pour les indices que pour les signaux, mais tout simplement à cause du fait que la double

55. On la retrouvera au prochain chapitre qui montrera que cette impossibilité à déterminer un ensemble unique de propriétés correspondant à un concept, que ce soit pour un individu ou pour une espèce (au sens aristotélicien), a des conséquences majeures sur la catégorisation, l'organisation conceptuelle, la cognition humaine et le langage.

intentionnalité joue un rôle important dans la production et l'interprétation de la communication linguistique.

Le fait qu'on ne puisse faire un compromis viable entre parcimonie sémantique et parcimonie psychologique et que l'inflation psychologique soit de règle que l'on choisisse ou non la parcimonie sémantique plaide en faveur du rasoir d'Occam modifié: si l'on a déjà une inflation psychologique irréductible et si, de ce fait, la transparence n'est pas le propre de la communication linguistique humaine – bien qu'elle soit le propre de la communication animale –, on ne voit pas l'intérêt de postuler en plus une inflation sémantique. De ce fait, on choisit la solution de la sous-détermination sémantique de la signification du locuteur, non en tant qu'elle correspondrait à un certain nombre de possibilités pré-déterminées (comme pour les ICG), mais en tant qu'elle correspond à un calcul inférentiel⁵⁶ réalisé au coup par coup (comme pour les ICP). Dans cette optique, il y a bien, en général, divergence entre la signification de la phrase et la signification du locuteur, même si l'ambiguïté n'est pas exclue bien qu'elle reste limitée à des cas incontournables.

Enfin, certains auteurs (*e. g.*, Glüer & Pagin, 2003) ont attaqué la notion de double intentionnalité à partir de l'argument selon lequel, comme certains autistes – dont on sait qu'ils sont déficients dans l'attribution d'états mentaux aux autres – parlent, la communication linguistique humaine ne peut être tributaire d'une double intentionnalité. On fait cependant facilement justice de cet argument en constatant qu'il ne vaut que si le comportement communicationnel des autistes est indiscernable de celui de la population (*cf.* pour une contre-argumentation à la position défendue par Glüer & Pagin, Reboul, 2006), ce qui n'est pas le cas. De fait, les bizarreries de la communication linguistique sont un des traits caractéristiques de l'autisme.

Ainsi, la communication humaine peut être considérée, sans faire insulte au canon de Morgan, comme un cas de communication intentionnelle de 4^e niveau, dans la mesure où elle impose une dissociation entre intention communicative et intention informative, la première pouvant être saisie sans que le contenu de la seconde le soit, ce qui n'est pas le cas dans la communication animale. Cependant, on pourrait penser que, bien que la communication animale soit en général de niveau 1, cela n'implique pas pour autant que tous les animaux soient des systèmes intentionnels de niveau 1. Certains d'entre eux pourraient avoir des capacités de niveau supérieur qu'ils ne mettraient en jeu que dans certaines situations, inhabituelles pour eux, mais auxquels ils s'adaptent sans problème. C'est la thèse de l'acculturation des grands primates, développée notamment autour de Savage-Rumbaugh et que nous allons rapidement discuter maintenant.

56. Une description détaillée du processus envisagé (celui de la théorie de la pertinence dans sa première version) sera donnée dans le chapitre 2 (*cf.* p. 187).

L'ACCULTURATION ANIMALE ET LA CONSTRUCTION DE CULTURES MIXTES

La question de l'acculturation animale prend tout son sens si on la replace dans le contexte général de la problématique du présent chapitre, problématique que l'on peut formuler de la façon suivante :

Quelles sont les différences cognitives entre animaux et êtres humains que l'on peut repérer à partir de leur comportement et notamment des capacités qu'ils mettent en jeu dans la communication ?

Jusqu'ici, nous avons décrit la communication (linguistique) humaine, puis la communication animale telle qu'elle se produit dans le milieu naturel, avant de revenir sur la communication humaine et sur la communication animale et de tenter de dégager le niveau de complexité où se situent les différents systèmes. On l'a vu, il semble difficile, voire impossible, de réduire dans son intégralité la communication humaine à une communication intentionnelle de niveau 0. La communication animale ne se réduit pas davantage dans son intégralité à un tel niveau. Cependant, il paraît difficile de lui attribuer une intentionnalité qui dépasse le niveau 1. En revanche, il paraît tout aussi difficile de refuser à la communication (linguistique) humaine une intentionnalité de niveau 4. La question qui va être discutée ici est celle de savoir si un animal, hors de son milieu naturel, élevé par des êtres humains ou en tout cas largement immergé dans une culture humaine, et, donc, acculturé, va ou non développer (ou, plus simplement, manifester) des capacités intentionnelles de niveau supérieur, notamment dans la communication avec l'être humain.

Je considérerai dans le présent paragraphe deux cas : le premier, qui est l'objet d'un ouvrage collectif (cf. Segerdhal *et al.*, 2005), est le cas de Kanzi, bonobo qui participe à un des projets les plus réussis de *Ape-language*, celui qui s'est développé autour de Suzanne Savage-Rumbaugh au Language Research Center d'Atlanta et qui se poursuit au Great Ape Trust d'Iowa, cas que je considérerai comme le plus représentatif parmi ceux de tous les grands primates qui ont participé à des projets de ce type⁵⁷ ; le second est celui des capacités communicatives des animaux appartenant à des espèces domestiquées depuis des millénaires, notamment les chiens. Dans la mesure où l'argument de l'ouvrage de Segerdhal *et al.* est que le succès de Kanzi tient à l'acculturation et à la construction d'une culture mixte *Pan/Homo* dont le développement serait spécifique aux primates, parce que relevant de capacités communes à tous les primates et notamment aux chimpanzés, aux bonobos et aux êtres humains⁵⁸, il me semble légitime de s'intéresser à des cas où l'acculturation, pour ne pas

57. C'est en tout cas celui dont le succès est le plus grand.

58. On se souviendra que la séparation entre l'homme et les deux espèces de chimpanzés est la plus récente sur l'échelle phylogénétique des primates, si l'on excepte, évidemment la dernière séparation, qui a concerné les deux espèces de chimpanzés elles-mêmes (cf. chapitre 2, figure 9 et chapitre 3, figure 1).

reposer sur une commune « nature » de primates, a néanmoins duré des millénaires et conduit à l'apparition d'une grande diversité de races sélectionnées et multipliées sur la base tout à la fois des caractéristiques physiques et des caractéristiques sociocognitives des individus qui les composent.

Kanzi et la construction d'une culture Pan-Homo

L'histoire de la façon dont Kanzi a appris le langage est bien connue, mais elle est suffisamment originale et si radicalement différente de celles des autres grands primates impliqués dans des projets *Ape-language* qu'elle mérite d'être rappelée⁵⁹. Alors que la plupart des autres (les gorilles comme Koko, les chimpanzés comme Washoe, Nim, Sherman, Austin, Ai, etc.) ont été entraînés à communiquer, soit par le langage des signes soit via des lexigrammes, Kanzi n'a fait l'objet d'aucun entraînement de ce type. Arrivé au LRC d'Atlanta à 6 mois et élevé par sa mère adoptive, le bonobo Matata, il a assisté à l'entraînement⁶⁰ de Matata en suivant tout simplement sa mère dans ses activités quotidiennes. C'est lors d'une séparation provisoire d'avec Matata, à deux ans et demi, que Kanzi a révélé ses capacités d'usage des lexigrammes : « Le premier jour de l'absence de Matata, Kanzi produisit 120 énoncés séparés utilisant douze symboles différents » (Savage-Rumbaugh *et al.*, 1998, 22. Je traduis). Ceci a conduit l'équipe à reporter ses efforts sur Kanzi tout en changeant d'approche et en modelant les activités et l'environnement dans lequel vivait le jeune bonobo pour faciliter un apprentissage informel plutôt que de s'en tenir à l'apprentissage formel utilisé jusque-là au LCR.

Le succès étonnant de Kanzi fait l'objet d'un ouvrage récent par Savage-Rumbaugh et ses collègues (Segerdhal *et al.*, 2005), ouvrage qui va faire l'objet de la présente discussion. L'emphasis est mise sur le caractère spontané de l'acquisition faite par Kanzi d'un certain nombre de lexigrammes et de leur usage. De fait, Savage-Rumbaugh et ses collègues ne se contentent pas d'expliquer le succès de Kanzi de cette façon, ils expliquent aussi l'échec relatif des tentatives antérieures sur cette base : en d'autres termes, si Kanzi a réussi alors que les autres primates ont largement échoué, c'est précisément parce qu'il *n'a pas* fait l'objet d'un entraînement et que, par hasard⁶¹, on lui a donné l'occasion d'apprendre l'usage des lexigrammes d'une façon comparable à la façon dont les enfants acquièrent le langage.

59. Pour un récit détaillé, cf. Savage-Rumbaugh *et al.* (1998).

60. Largement inopérant : en 5 ans d'apprentissage, Matata n'est arrivée qu'à « une compétence partielle pour six noms de nourriture » (Segerdhal *et al.*, 2005, 212). Matata, suivant la méthode utilisée au LCR, a été entraînée, comme Sherman et Austin qui l'ont précédée, sur des lexigrammes.

61. Savage-Rumbaugh pensait qu'il était trop jeune pour apprendre à maîtriser les lexigrammes.

De fait, l'ouvrage en question insiste sur le fait que cet apprentissage spontané a eu pour résultat que l'acquisition n'a pas été dirigée par les présupposés des chercheurs sur le langage et sur la façon dont il faut l'enseigner aux grands primates. Ainsi, l'acquisition des lexigrammes par Kanzi constituerait un phénomène naturel que l'on pourrait analyser comme on le fait pour l'acquisition du langage par les enfants, non pour imposer à de tels phénomènes naturels des présupposés théoriques indépendamment des réalités empiriques⁶², mais pour déduire, à partir des observations empiriques sur le phénomène naturel que constitue l'acquisition de Kanzi, une analyse théorique du langage (humain!). Ainsi, la proposition des auteurs est de dire que l'analyse du langage humain doit se baser sur les performances de Kanzi et sur la façon dont il a acquis et dont il utilise les lexigrammes. On remarquera que ceci revient, purement et simplement, à considérer sans autre forme de procès que ce que fait Kanzi est de l'ordre du langage humain. J'aurai l'occasion d'y revenir ci-dessous.

C'est ici qu'intervient la notion de culture mixte, *Pan-Homo*. L'idée générale des auteurs (qui rejoignent sur ce point l'hypothèse de Tomasello, 1999, sur l'évolution – considérée comme culturelle – du langage) est que le langage est un phénomène profondément culturel et que l'acquisition du langage (lorsqu'elle se fait spontanément, comme celle de Kanzi) se confond littéralement avec l'acquisition d'une culture. L'acquisition spontanée du langage par Kanzi constitue donc *ipso facto* la création d'un continuum culturel entre humains et bonobos, la fameuse culture *Pan-Homo*. Ici, il faut revenir sur l'hypothèse de Tomasello et remarquer qu'elle se dissocie de celle de Savage-Rumbaugh et de ses collègues sur un point important : Tomasello, qui est un psychologue comparatiste et qui a beaucoup travaillé avec de grands primates, défend une vision de la culture humaine comme basée sur l'accumulation et l'amélioration des connaissances⁶³ transmises de la génération précédente à la génération suivante grâce à l'imitation, faculté qui serait spécifiquement humaine et qui ne se retrouverait pas chez les grands primates. Ceci soulève bien évidemment une difficulté, qui est que, dans cette optique, il y aurait, selon Tomasello, une discontinuité qualitative dans le groupe des grands primates entre les humains, capables d'imitation et donc de développer des cultures sophistiquées et, notamment, des langages, alors que les autres, incapables d'imitation, seraient réduits à des variations culturelles extrêmement limitées, seraient incapables d'innovation et, de ce fait, ne pourraient développer des langages au sens humain du terme.

Sans nier que les grands primates n'aient pas développé de langage dans la nature, Savage-Rumbaugh et ses collègues s'inscrivent en faux contre l'idée défendue par Tomasello d'une discontinuité fondamentale entre les humains et

62. Une accusation qui revient souvent dans les pages du livre contre les linguistes, les psycholinguistes et les spécialistes de l'acquisition.

63. Y compris des connaissances technologiques et des habiletés physiques.

les autres grands primates sur le plan social. Selon eux, il existe un continuum chez tous les primates et c'est ce qui a permis le développement de la culture *Pan-Homo*. La discontinuité interviendrait entre primates et non-primates. C'est aussi pour cette raison que Kanzi a pu acquérir le langage, défini comme un mode de vie si profondément imbriqué dans la culture dont il ressortit qu'il n'en est pas dissociable et ne peut être analysé indépendamment d'elle. Ceci conduit les auteurs à distinguer le *langage primal* qui serait appris par le fait même de vivre dans une culture et qui est impossible à dissocier de la culture en question – les auteurs en font une *matrice culturelle* – et la *langue seconde*, celle que, par exemple, un enfant apprend à l'école comme langue étrangère. La critique contre les analyses formelles du langage (qui se retrouve tout au long du livre, mais qui est exposée en détail dans le chapitre 4 et centrée sur l'approche chomskyenne) est basée sur cette distinction et les auteurs considèrent que de telles approches formelles permettent de rendre compte d'une langue seconde, mais n'ont rien à voir avec le langage primal, auquel elles seraient abusivement appliquées. Selon eux, de telles approches sont fondées sur des théories *a priori* sur le langage et ne sont en rien fondées empiriquement, ce que montrerait le langage de Kanzi, tout à la fois dans son mode d'acquisition et dans son usage quotidien et spontané⁶⁴. Ainsi, les auteurs disent : « À chaque fois que nous découvrons un nouveau trait linguistique chez les bonobos – ce qui constitue une découverte empirique – nous redécouvrons ce trait comme un aspect négligé du langage que nous avons déjà en tant qu'humains verbalisés – ce qui constitue une clarification conceptuelle » (Segerdhal *et al.*, 2005, 164). Cette stratégie est appliquée dans le second chapitre de l'ouvrage, où les auteurs reprennent le projet d'un catalogue des caractéristiques du langage, rejetant celles qu'avait proposé l'initiateur du projet, le linguiste Charles Hockett (1960), pour leur substituer celles que leur inspire le langage de Kanzi.

Ce dernier point devrait nous permettre de démêler tout l'écheveau plutôt confus que les auteurs développent comme un écran de fumée pour interdire tout doute quand au fait que Kanzi « parle ». Le fait de s'appuyer sur ce que fait Kanzi du système de communication que lui propose le LRC – jusqu'à preuve du contraire, ce n'est pas Kanzi qui a inventé les lexigrammes, pas plus d'ailleurs qu'un enfant n'invente sa langue maternelle lorsqu'il l'acquiert – dans le cadre de la culture *Pan-Homo* – que je ne contesterai pas en elle-même, bien qu'il ne me paraisse pas évident que cette culture repose, comme le ferait une culture humaine, sur un large partage des représentations qui la sous-tendent – suppose résolu le problème de base qui reste celui de déterminer si ce que fait Kanzi est de l'ordre du langage. Ceci n'est possible que sur la base d'une

64. Dans une large mesure, leur critique s'étend, au-delà de la linguistique formelle, à toute recherche scientifique qui dissocie le vécu du phénomène qui fait l'objet de la recherche de l'investigation elle-même. C'est dans cet esprit que Segerdahl *et al.* (2005, 165. Je traduis) affirment (de façon passablement mystérieuse) : « La génétique ne se fait pas seulement par des découvertes dans le laboratoire, mais aussi par le travail continu qui consiste à lier ces découvertes à l'expérience humaine. »

comparaison entre la communication linguistique humaine (produite par des humains) et le système de communication utilisé par Kanzi au LRC (dans l'utilisation qu'il en fait : il ne s'agit pas d'analyser le système des lexigrammes, indépendamment de son utilisation). Or, ce n'est possible que si l'on ne présuppose pas à la base que ce que fait Kanzi est de l'ordre de la communication linguistique humaine. Le présupposer sans discussion, comme le font les auteurs, est de l'ordre de la pétition de principe et n'est certainement pas de nature à éclairer le débat, contrairement à ce qu'ils prétendent.

Je ne discuterai pas ici de l'acquisition par Kanzi de la capacité à communiquer par lexigrammes, acquisition dont je ne conteste en rien le caractère spontané. Ce qui m'intéressera dans la suite de ce paragraphe s'inscrit directement dans la continuité de tout ce qui précède et concerne notamment la possibilité pour un grand primate élevé dans les conditions très spécifiques qui ont été celles de Kanzi de développer, si ce n'est un langage au sens humain du terme, en tout cas un système de communication qui puisse se décrire, comme la communication linguistique humaine, comme relevant d'une communication intentionnelle de niveau 4.

La première remarque est que, dans aucun des ouvrages écrits ou co-écrits par Savage-Rumbaugh, à une exception près comme on va le voir, Grice n'est cité. Cette absence est d'autant plus étonnante que les données sur lesquelles s'appuient Savage-Rumbaugh et ses collègues pour justifier l'assertion selon laquelle Kanzi a un langage au sens humain du terme sont des anecdotes qui sont clairement interprétées en termes d'intention. Le plus surprenant peut-être est que la seule mention de Grice intervient dans le livre que Savage-Rumbaugh a consacré aux chimpanzés Sherman et Austin (cf. Savage-Rumbaugh, 1986) qui ont subi l'entraînement intensif dont elle explique elle-même maintenant qu'il est moins efficace que l'acquisition spontanée et qui ne sont pas décrits dans les mêmes termes intentionnels que Kanzi. Encore ne s'agit-il d'aucun des deux articles fondateurs de Grice cités plus haut. Cherchons néanmoins à vérifier si les anecdotes rapportées permettent de dire à quel niveau de communication intentionnelle se situent Kanzi et ses congénères bonobos qui, élevés dans les mêmes conditions que lui à partir de la révélation qu'a constitué son acquisition spontanée, ont développé des capacités de communication similaires.

Examinons la description que donnent Savage-Rumbaugh et ses collègues d'une interaction entre Kanzi et une gardienne :

« Après quelques mois d'interactions quotidiennes, la gardienne *parlera* à Kanzi quand ce sera nécessaire. Peut-être Kanzi veut-il son ballon dehors dans le parc, mais la gardienne répond qu'elle ne sait pas où il est et demande à Kanzi s'il le sait. Kanzi pointe vers le bâtiment où il a passé la nuit, mais la gardienne explique qu'elle en vient, qu'elle a rangé et qu'elle n'a pas vu le ballon. Kanzi pointe de nouveau, insistant sur le fait que le ballon est à l'intérieur. Après quelques échanges conversationnels,

la gardienne renonce et dit, "D'accord Kanzi, je vais t'ouvrir pour que tu puisses voir toi-même". Kanzi tout content qui sait où est son ballon revient bientôt avec son jouet favori. »⁶⁵

Segerdhal *et al.* (2005, 119-120. Je traduis).

On remarquera que rien dans cet épisode ne manifeste, ni du point de vue de la production de Kanzi (qui reste très limitée, se limitant à un lexigramme pour le ballon et deux gestes de pointage), ni du point de vue de son interprétation, la nécessité d'une double intentionnalité. Les autres anecdotes ne paraissent pas beaucoup plus convaincantes. J'en citerai une, largement discutée dans le livre de Segerdahl *et al.* (2005, 88. Je traduis), où Pär Segerdhal, auquel on avait enjoint devant les bonobos de les observer calmement, répond bruyamment à un gardien contrevenant ainsi aux instructions reçues :

« Ce tumulte créé par un visiteur qui devrait se contenter de rester assis et d'observer fait réagir Panbanisha. De façon désapprobatrice elle pointe sur un clavier [de lexigrammes] qu'elle a à l'intérieur de son enclos. Comme Pär ne maîtrise pas le clavier, il doit demander ce que dit Panbanisha. Un peu embarrassé, le gardien (...) explique à Pär que Panbanisha est en train de dire CALME sur le clavier. »

De nouveau, il n'y a pas là de raison de penser que les bonobos aient atteint un niveau de communication supérieur à la communication intentionnelle de 1^{er} ordre.

De même, les anecdotes où un bonobo, après avoir utilisé les lexigrammes pour communiquer, regarde son interlocuteur peuvent, bien évidemment, être interprétées comme manifestant le fait pour le bonobo de chercher à savoir si son intention informative a été saisie – ce qui s'apparenterait à l'attribution d'un état mental –, mais elles peuvent tout aussi bien l'être comme le fait que le bonobo vérifie si l'interlocuteur s'apprête à satisfaire sa requête – ce qui s'apparenterait à une simple lecture behavioriste du comportement. De ce point de vue, et comme on va le voir maintenant, il n'est pas clair que les animaux domestiques, comme les chiens ou les chats, ne manifestent pas exactement les mêmes aptitudes et il faut bien reconnaître qu'on est moins tenté dans le cas d'un chat ou d'un chien d'interpréter un comportement du même type comme la lecture d'un état mental.

Les cultures mixtes

Comme on l'a vu, je n'ai pas nié plus haut que la situation qui a prévalu au LRC d'Atlanta ait conduit à l'établissement d'une culture mixte *Pan-Homo*. Néanmoins, je voudrais ici m'étonner du fait que ceci soit perçu comme un

65. Cette citation a la bizarre propriété de présenter cet épisode comme une supposition, alors qu'une note (note 39, page 222) en fait un épisode réellement observé.

événement extraordinaire, méritant une discussion qui s'étend pratiquement sur un volume entier. En effet, il ne me semble pas faire de doute qu'il n'y a pas de culture humaine « pure » au sens où cette culture serait exclusivement humaine et n'inclurait aucune relation de quelque forme que ce soit avec une autre espèce animale. De fait, l'agriculture est née il y a environ 10 000 ans et il y a de bonnes raisons de penser que la domestication d'un certain nombre d'espèces animales l'a précédée. Les chiens, notamment, semblent avoir vécu à la proximité des êtres humains depuis bien plus longtemps⁶⁶. De ce fait, la culture « humaine » est une culture mixte, qui repose en partie sur la vie commune et sur la communication, même limitée, qu'elle suppose avec des espèces animales qui, pour avoir été modifiées par des millénaires de domestication, n'en sont pas pour autant devenues humaines. On pourrait objecter que l'urbanisation de la culture humaine, tout au moins dans les pays occidentaux, a rendu obsolètes ces cultures mixtes et ramené à une culture humaine « pure ». Ce serait oublier que la culture urbaine est traversée de part en part par l'explosion du nombre des animaux de compagnie. Ainsi, présenter, comme le font Segerdahl et ses co-auteurs, la création d'une culture mixte *Pan-Homo* comme rendue possible par une commune nature de primates (ou de grands primates) apparaît extrêmement discutable, pour ne pas dire absurde. Les cultures mixtes existent au moins depuis la domestication⁶⁷ et elles ne sont pas liées au fait que les espèces domestiquées soient des primates (de fait, bien que certains primates soient communément adoptés comme animaux de compagnie dans des pays où ils se trouvent dans la nature, ils ne sont en général pas domestiqués au sens où non seulement ils vivraient en communauté avec les êtres humains, mais aussi où leur reproduction serait contrôlée par les êtres humains).

On pourrait objecter à ce qui précède que les bonobos ont un système de communication et la capacité à comprendre un nombre important d'expressions linguistiques ce qui n'est pas le cas des espèces animales domestiques. Des travaux récents montrent que cette assertion est imprudente. En effet, Call et ses collègues ont mis en lumière des capacités de compréhension, aussi bien que d'acquisition du vocabulaire, chez des chiens domestiques. Ils ont étudié le cas d'un chien, Rico, un *Border Colley*, dont ses propriétaires affirmaient qu'il connaissait le nom de 200 objets. Cette affirmation a été confirmée expérimen-

66. On remarquera, de ce point de vue, que le livre fondateur de la théorie de l'évolution, *The origin of species* de Darwin, s'appuie sur la diversité des races créées par la domestication ancienne des espèces animales et végétales. Cf. pour une discussion critique, L'herminier et Solignac (2005).

67. Dans une culture de chasseurs-cueilleurs qui n'inclurait aucune espèce animale domestiquée, l'existence du chamanisme ne suffirait pas à établir une culture mixte du type de celles qui m'intéressent ici : en effet, une culture mixte ne se contente pas de représenter des espèces animales. Elle implique la vie commune dans un espace proximal partagé et une modification réciproque des comportements – y compris communicatifs – qui permettent cette vie commune.

talement (cf. Kaminski *et al.*, 2004) et Call et ses collègues ont aussi montré que Rico était capable de *fast mapping*, c'est-à-dire d'apprendre un mot sur la base du principe d'exclusivité mutuelle⁶⁸, dont on sait qu'il est opérationnel dans l'acquisition du langage chez les enfants. On aurait pu penser que ce niveau de performance était un phénomène exceptionnel et limité à un individu particulièrement doué. Cependant, à la suite de la publication de leur article dans *Science*, de nombreuses lettres leur ont été adressées, affirmant que les chiens de leurs auteurs avaient des capacités comparables, ce qui, à l'examen expérimental, s'est révélé exact (Call, 2005, communication personnelle).

Au-delà de la capacité des animaux domestiques à apprendre un certain nombre de mots, il faut insister sur l'aspect le plus remarquable de l'étude de Call et de ses collègues qui est la confirmation de l'étendue du vocabulaire de Rico, à savoir 200 mots. Or, c'est exactement la taille maximale du vocabulaire atteint (en production, alors que chez Rico, il s'agit bien évidemment de compréhension) par les animaux qu'on a entraîné au langage, quelle que soit leur espèce (dauphins, perroquets, et grands primates), ainsi que par Kanzi et ses congénères au LRC. Par contraste, l'extension moyenne du vocabulaire humain est de plusieurs dizaines de milliers d'items (45 000 mots environ à la sortie du secondaire).

CONCLUSION

Ainsi, il apparaît que la communication, conçue tout à la fois comme une capacité cognitive et comme l'indice des capacités cognitives d'une espèce, manifeste une discontinuité réelle entre l'homme et les autres espèces animales. Cette discontinuité se manifeste à la fois dans les modes de communication et dans la complexité cognitive qu'ils supposent et dans le contenu de ce qui est communiqué. Du point de vue de la façon dont on communique, il apparaît que les animaux en restent à une communication intentionnelle de niveau 1, alors que les êtres humains, à l'âge adulte tout au moins, sont capables d'une communication intentionnelle de niveau 4. Du point de vue du contenu de la communication, l'étendue des vocabulaires atteints⁶⁹ reste extrêmement inférieure à ce dont sont capables des enfants même jeunes (en moyenne 311 mots à deux ans et 574 mots à deux ans et demi, cf. Bloom, 2000) et bien davantage encore à l'extension du lexique à l'âge adulte pour un être humain. La question intéressante est de savoir si ces différences sont des différences de nature quantitative (une simple question de degré) ou des différences de

68. Qui peut s'énoncer simplement comme le fait qu'un mot inconnu doit être associé à un objet pour lequel on n'a pas encore de nom.

69. On remarquera de ce point de vue que le répertoire communicatif des singes vervets, au-delà de leurs signaux d'alerte (cf. p. 49) inclut une trentaine de signes, ce qui est bien inférieur au vocabulaire de Rico.

nature qualitative (des processus différents). Comme on l'a vu plus haut (cf. p. 31), en ce qui concerne le niveau d'intentionnalité, s'il y a une différence qualitative, elle se situe entre les systèmes intentionnels de niveau 1 et les systèmes intentionnels de niveau 2 (en laissant de côté bien évidemment les organismes dénués de toute intentionnalité) et il est intéressant de noter de ce point de vue que c'est précisément à ce point que se différencient les niveaux d'intentionnalité respectifs des humains et des autres animaux. En ce qui concerne le contenu, on pourrait plaider pour une simple différence quantitative. Comme on va le voir cependant dans le prochain chapitre, ce n'est pas la voie que j'ai choisie.